

FREE EDITION

Loaisel de  
Trégoate

*Lucile et  
Milcourt*

[www.eBooksLib.com](http://www.eBooksLib.com)

# Lucile et Milcourt

Trégoate, Loaisel de

[A propos de eBooksLib.com](http://eBooksLib.com)  
[Copyright](#)

J'avais revu ma patrie, j'avais retrouvé parmi des bois et des rochers, cette profondeur de sentiment, ce calme de l'ame que l'on doit au silence de la retraite ; et malgré l'indulgence du public pour mes faibles essais, j'avais abandonné une carrière si difficile à parcourir, où j'avais à peine fait quelques pas, et dont le but glorieux me paraissait si éloigné.

J'avais refermé les livres de nos maîtres, où je puisai l'amour des beaux arts, que je dévorais autrefois, mais qui, depuis quelque tems, faisaient naître dans mon ame, à côté d'une continuelle admiration, la méfiance de mes forces et le désespoir de jamais égaler ces fameux modèles.

Occupé de la seule étude de moi-même, je cherchais à devenir homme sous les yeux de la nature, et ne songeais plus qu'à m'assimiler aux bons humains qui peuplent les campagnes de ma province. Un évènement me ramène à Paris, et la maudite influence du sol me remet la plume à la main.

Des idées tristes ont fermenté dans ma tête ; et dans l'essor impétueux d'une imagination ardente et presque toujours abandonnée à elle-même, j'ai écrit l'anecdote qu'on va lire.

« je ne vous envie plus, fantômes de l'orgueil, que j'ai vainement et follement poursuivis ; dignités illusoires, faux biens, idoles et tyrans de mes semblables ; non, je ne vous envie plus. Vous êtes le partage de l'intrigue rampante et du vice adroit ; pourriez-vous être la récompense de la vertu ? Entourez, accablez vos heureux adorateurs ; sans vous je veux goûter la paix. Demeure champêtre ! Seul et précieux héritage de mes pères, je viens dans votre sein abjurer mes erreurs à la face de la nature paisible, et lui demander pardon d'avoir si long-tems dédaigné ces simples retraites. » ainsi s'exprimait le vieux Edmont De Saint-Flour, en se promenant sous un bois de peupliers.

Dernier rejeton d'une famille de la Provence, autrefois riche et considérable, mais que la mauvaise fortune poursuivait depuis près d'un siècle, il avait constamment végété dans des emplois subalternes, lorsque son mérite et sa vertu lui donnaient lieu de prétendre aux grades les plus éminens et aux bienfaits les plus signalés du souverain.

N'ayant point assez de philosophie pour braver l'injustice de son sort, il avait paru à la cour et sollicité des récompenses ; il avait fait valoir trente années de service, un honneur toujours intact, ses talens, ses efforts pour bien mériter de sa patrie, et il avait montré ses blessures ; mais il n'avait point eu la politique d'étouffer ses mécontentemens, et de s'épargner des plaintes trop amères contre les hommes en place qui n'avaient pas daigné l'apercevoir pendant le

cours de ses longs services, et qu'il devait mésestimer, puisqu'il les voyait revêtus d'un pouvoir injurieux ou aux vues ou aux lumières du monarque.

Après avoir vainement employé les importunités, les murmures, cette fermeté courageuse de la noble et sublime infortune qui en impose même à l'autorité, et cette fierté d'une ame ulcérée qui compare, s'apprécie et fait parler ses droits ; frustré de toutes ses espérances, maudissant la cour et les ministres, il s'était allé enterrer dans le village qui l'avait vu naître et qui portait son nom. Un débris de château, une mesure lui servait de retraite. Les respects, l'attachement de quelques bons villageois qui savaient apprécier ses vertus, lui firent presque oublier les injustices de la cour.

Il avait une fille charmante, dont il avait confié l'enfance à Madame De Courmill sa soeur, qui demeurait à deux lieues de Saint-Flour, et qui était beaucoup plus jeune, mais guère plus opulente que son frère.

Lucile (c'est le nom de la jeune personne) avait vécu auprès de sa tante pendant tout le tems que son père avait été à l'armée. à son retour, Edmont fut remercier cette soeur bienfaisante des soins qu'elle avait pris de sa fille, et la prier en même-tems de permettre que Lucile l'accompagnât dans sa retraite.

Madame De Courmill qui avait vu naître sa nièce, et la chérissait comme son propre enfant, vit avec douleur le moment de leur séparation ; mais ne pouvant la refuser aux instances d'un père malheureux, qui allait vivre seul, et qui déjà marchait accablé sous le poids des années, elle la laissa partir après l'avoir serrée mille fois sur son sein en l'arrosant de larmes.

La jeune personne n'était pas moins attendrie. Son affliction même avait quelque chose de plus vif, mais un autre sentiment se mêlait dans son coeur à la tendresse qu'elle avait pour sa tante.

Lucile était dans l'âge orageux des passions, et déjà ressentait leur pouvoir.

Elle avait vu Milcourt, jeune homme charmant, né dans les mêmes cantons, qui servait aussi depuis quelques années ; et cette flamme rapide, qui embrâse à-la-fois deux coeurs faits l'un pour l'autre, les avait frappés en même tems tous les deux. Ils s'étaient vus souvent chez Madame De Courmill, où le jeune homme faisait de fréquentes visites, et bientôt les regards de l'amant eurent encouragé les desirs de l'amant. Déjà s'étaient faits les tendres déclarations, les doux aveux, les confidences intimes, et les sermens réciproques de s'aimer toujours.

Milcourt, à la véhémence du sentiment, joignait tous les charmes de la jeunesse, tous les agrémens de l'extérieur le plus aimable ; et ces dehors qui le faisaient chérir, ne masquaient point l'ame d'un séducteur ou d'un libertin raffiné.

Lucile, à une blancheur éclatante, joignait les couleurs les plus tendres et les plus variées, qui se fondaient mollement sur son visage. Son teint était une rose dans sa fraîcheur mariée avec un lys qui vient de naître.

Son souffle était celui du zéphir qui a caressé toutes les fleurs, et qui emporte sur son aile l'émanation légère de leurs différens parfums. Mais je n'entreprendrai point de la peindre : il suffit de dire qu'elle était le chef-d'oeuvre de la nature, et que si elle avait existé au tems du paganisme, elle aurait vu tous les hommes se méprendre sur les hommages qu'ils lui eussent rendus. Elle aurait presque justifié leur idolâtrie ; car lorsqu'une mortelle s'annonce avec tous les attributs de la divinité, n'a-t-elle pas une espèce de droit au même culte ?

Une foule de vertus embellissait encore tous ces charmes. On ne pouvait lui reprocher que cette sensibilité extrême qui souvent dégénère en faiblesse. Mais pouvait-on lui en faire un crime ? Non, sans doute, ce crime n'était pas le sien, c'était celui de la nature. La sensibilité est un feu inné qui se développe avec les années, qui fait naître les passions, qui

les alimente, les exalte, les enflamme, quelquefois les change en volcans, et qui ne peut finir que par la destruction de l'individu qui est atteint de ce mal délicieux et funeste. La sensibilité fournit des armes multipliées contre celui même qui la veut vaincre, et reste toujours maîtresse de sa victime.

Les soupirs de Lucile étaient des feux brûlans qui se communiquaient à tout ce qui l'entourait. L'étincelle de l'amour pétillait dans ses yeux ; aussi devint-il son maître absolu, son tyran, et la source fatale de tous les malheurs de sa vie. Son ame, livrée aux prestiges d'une imagination naissante, dont l'ardeur croissait de jour en jour avec les premières impressions de la nature, qui devenaient aussi plus fortes et plus profondes, suivait impétueusement l'attrait qui l'entraînait vers son amant.

Un long procès intenté à Edmont sur des prétentions chimériques, avait désuni les deux familles, et le père de Milcourt était mort l'ennemi irréconciliable du père de Lucile.

Ce motif ne fut point capable de détruire son funeste penchant, ni de la distraire d'une idée qui faisait les délices de sa vie. Elle était trop tendre pour ne pas connaître les devoirs de la nature ; elle aimait à les remplir ; elle chérissait son père, elle pleurait sur ses malheurs, elle se faisait une joie de l'accompagner dans son réduit champêtre, de partager ses ennuis ; elle se proposait bien d'en alléger le

fardeau, d'essuyer ses larmes, et de le consoler à force de soins et de tendresse. Mais la maison de Milcourt était moins éloignée des lieux qu'elle quittait, que du village de Saint-Flour ; c'est ce qui donnait tant d'amertume aux regrets qu'elle laissait éclater en suivant son père dans sa retraite.

Milcourt était parti pour l'armée ; et Lucile, qui n'avait osé révéler la passion de son coeur, craignit que la maison paternelle ne devînt un obstacle à l'accomplissement de ses vœux.

Elle trembla de n'avoir plus la liberté de voir l'objet qu'elle chérissait, comme elle l'avait eue chez Madame De Courmill. Cette bonne dame, touchée des qualités aimables du jeune homme, qui détestait la haine opiniâtre que son père avait gardée jusqu'au tombeau contre une famille respectable, l'avait reçue chez elle avec cette bonté généreuse qui ne connaît point les ressentimens, et avait souffert ses assiduités auprès de sa nièce, sans jamais suspecter leurs entretiens secrets, ni même avoir l'idée d'observer leurs démarches. Elle était à leur égard dans cette entière sécurité d'une belle ame qui ne sait ni craindre ni soupçonner le mal, et s'était toujours reposée sur l'honnêteté de l'un et de l'autre.

Mademoiselle De Saint-Flour partage enfin la retraite de son vieux père, et déjà le sillon du chagrin se trace



légèrement sur ses joues. Toujours occupée de son amant, elle le voit s'exposer aux dangers des batailles, affronter et chercher la mort. Elle vit dans les alarmes, elle se nourrit de soupirs ; elle parcourt sans plaisir cette campagne déserte qui ne lui offre point les traits qui l'enchantent ; et sans les soins qu'elle aime à rendre à son vertueux père, elle céderait à la violence de ses ennuis.

Dans l'enclos qui entourait leur demeure, était une grotte, ouvrage de la nature, creusée dans des rochers, et où croissaient des rosiers solitaires. Ce réduit plaisait à Lucile.

Chaque jour, au lever, au coucher du soleil, elle venait y nourrir sa mélancolie, et souvent le gazon y recevait ses pleurs. C'est là qu'elle aimait à répandre son ame, pleine d'inquiétudes vagues et déchirantes qui repoussaient de son esprit les idées heureuses d'un riant avenir.

« cruelle absence ! Disait-elle ; cher amant ! Reviens, ah ! Reviens pour m'apprendre à chérir la vie. éprouves-tu, comme moi, les tourmens de la tendresse ? Oh ! Oui, car nos coeurs s'entendent ; ils furent créés l'un pour l'autre. ô amour ! Que de félicités tu promets ! ... mais pourquoi ces ombres répandues sur l'image de tes plaisirs ? ... pourquoi cette perspective si belle, qui fuit... qui me trompe ? ... ô amour ! Je serai ta victime. » à ces mots, l'espoir s'envolait d'une aile rapide ; ses pensées s'égarèrent dans une nuit épaisse ; et dans le calme même de la nature, dans la

sérénité du plus beau jour, elle n'apercevait que trouble et tristesse.

Quand elle rentrait au toit paternel, elle y trouvait de nouvelles douleurs.

Son père, vieillard respectable, frustré du prix de sa valeur et de ses nobles travaux, abattu sous le faix des années, languissant sous le chaume, toujours fixé sur de cruelles images, détestant l'ingratitude des rois, comparant sa misère à l'éclat et la fortune de ses ancêtres, regrettant l'un et l'autre, non pour lui (il avait acquis la philosophie du malheur), mais pour sa fille, qu'il juge digne d'un autre sort, et qui fait le supplice de sa vieillesse, quand, par sa douceur et son amour pour son père, elle devrait en faire la consolation et le charme.

Voilà le tableau qui s'offrait aux yeux de Lucile, lorsqu'elle revenait dans la triste habitation qu'elle partageait avec son père.

Saint-Flour s'attendrissait et se détournait pour cacher ses pleurs dès qu'il apercevait sa fille. Elle avait pour lui une vénération si tendre !

Elle le servait avec tant de zèle et d'amour !

" tu étais faite pour être plus heureuse, mon enfant, lui disait-il, pour prétendre aux partis les plus avantageux ; mais la dureté des hommes et leurs vues ambitieuses t'imposent la loi de rester misérable. Nos ancêtres avaient amassé de grands biens ; ils jouissaient des honneurs qu'on prodigue à l'opulence et au rang ; mais mon père vivant dans des années de trouble et de discorde, s'immola aveuglément pour le service d'un roi, croyant s'immoler pour le bien de son pays ; repos, dignités, fortune, tout fut sacrifié, tout disparut. Je n'héritai que de son courage et de son amour pour la patrie : j'ai employé trente ans de ma durée à prouver que mon attachement pour elle était inviolable, que le sang qui avait animé mes aïeux s'était transmis d'âge en âge, et dans toute sa pureté, à leurs descendants, et que c'était le même qui coulait dans mes veines. Quelques actions d'éclat ont honoré ma carrière ; mais la renommée qui publie tout les a laissées dans l'oubli ; ou plutôt, la faveur et l'envie ont élevé des barrières où sa voix est venue se perdre et mourir. J'ai eu la faiblesse de me plaindre, de faire parler des besoins qu'on devait appercevoir ; que dis-je, la faiblesse ! ...

c'était pour toi, ma fille... j'ai fait entendre la douleur d'un père ; mais elle n'a été qu'un vain son qui a ébranlé l'air sans frapper les oreilles.

J'ai paru dans le pays où se distribuent les honneurs ; j'y ai porté des prétentions légitimes, des titres réels, et l'on m'a regardé comme l'habitant d'un monde étranger ; on a trouvé

ma franche vertu sauvage, mes demandes ridicules ; je n'ai point baissé le front devant les idoles que tout le monde encensait ; je ne me suis point mêlé au groupe de tant d'idolâtres qui adoraient de faux dieux, et je n'ai rien obtenu. ô ma fille ! Tu as des talens, des vertus, de la jeunesse et des graces ; ces précieux avantages devraient suffire pour dérober le reste de ma famille au malheur d'un entier anéantissement, pour te procurer un établissement digne de toi ; mais ces biens touchans ne flattent plus les hommes dégradés par des passions basses, et dénaturés par le luxe.

" tu n'as rien à espérer ; ton sort sera celui d'une belle fleur qu'on admire, qu'on voit briller et se flétrir au milieu d'un parterre, sans que personne songe à la cueillir.

Tu seras délaissée. Moi-même bientôt je serai contraint de t'abandonner.

La mort s'apprête à me frapper ; tu me serviras pour traîner le fardeau de l'existence, pour en être accablée « . — » non, non, mon père, interrompit vivement Lucile « ; non, vous ne me serez pas si-tôt ravi, et moi je ne connaîtrai point l'infortune ; soutenir votre vieillesse, l'embellir, la prolonger, adoucir vos chagrins, vous faire oublier par l'excès de ma tendresse que la patrie fut injuste envers vous, vous faire trouver dans mes soins autant de douceur que j'en trouverai à vous les rendre ; voilà pour moi la félicité, voilà le seul et suprême bonheur que déjà je goûte, et que je veux goûter

sans cesse. » « je le sais, ma fille, » reprend le vieillard d'une voix entrecoupée, et ses bras affaiblis trouvent des forces pour serrer contre sa poitrine l'objet cher et sensible qui l'attache encore à la vie, et leurs larmes se confondent avec leurs embrassemens. Lucile hors d'elle-même, partagée entre deux sentimens délicieux, allait déposer dans le sein paternel le secret de son coeur, quand un bruit de cors et de fanfares vint interrompre cette scène attendrissante.

C'était Ferdinand-D'Alibre, officier général au service de France, qui avait commandé **M De Saint-Flour** à l'armée, et qui vivait retiré dans une superbe terre qu'il avait dans les environs. Il se donnait alors le plaisir de la chasse, et venait de mettre pied à terre auprès du logis d'Edmont.

Cet homme, italien d'origine, était enorgueilli de ce qu'il appelait sa haute naissance, et des biens immenses qu'il possédait. Ce n'était sûrement qu'à ces avantages arbitraires qu'il devait son avancement dans nos armées ; car son caractère, fait pour inspirer la haine, devait nécessairement éloigner de lui la faveur. Sous un corps hideux et contrefait, il cachait une ame plus difforme encore. Jaloux, défiant, cruel, joignant la bassesse de l'avarice à l'insolence de l'orgueil, il étoit un composé monstrueux de vices qui ne rachetaient aucunes vertus.

Cependant il savait quelquefois employer ce vernis de politesse et d'égards, ce ton de séduction qui font disparaître

les défauts extérieurs, et finissent par intéresser.

Son ame ne s'était point dévoilée aux yeux de **M De Saint-Flour**. Un homme brave et irréprochable porte sur son front un caractère sublime, qui contient le méchant et lui en impose. Tel avait été l'ascendant d'Edmont sur le comte qui avait toujours eu pour lui une vénération dont il n'avait pu se défendre.

Le bruit de la chasse amène le vieillard sur le seuil de sa porte ; il voit son ancien commandant assis et prenant le frais au pied d'un arbre. Il s'empresse de l'aller saluer, de lui témoigner la joie de le voir dans ces cantons, et de lui offrir un siège plus commode dans son logis ; il ne craignait point d'étaler sa misère aux yeux du comte : on ne rougit que des malheurs qu'on a mérités ; et les siens, loin de l'avilir, ne faisaient que l'élever davantage, en imprimant un reproche éternel sur la nation qui laissait ainsi languir ses vrais défenseurs.

Ils entrent dans la demeure de Saint-Flour ; et Lucile, à l'aspect de l'inconnu, ne peut réprimer dans son coeur un mouvement de trouble et d'effroi qui se manifeste sur son visage.

Les roses de sa bouche pâlissent, son souffle est suspendu, et elle a de la peine à se soutenir sur ses genoux qui tremblent.

On se doute bien que sa beauté, que son trouble même, qui paraissait moins un pressentiment funeste, que l'embarras touchant de la timide infortune qui se voit dévoilée, produisirent un effet bien différent sur le comte.

Il n'aperçut point l'état misérable d'Edmont ; il ne vit que Lucile, et le simple abri de la pauvreté lui parut un temple divin. Son coeur se sentit amolli, subjugué par un pouvoir qui lui avait été jusqu'alors inconnu ; et Mademoiselle De Saint-Flour pouvait seule opérer cette merveille.

Il fut étonné de s'attendrir, et se complut dans son attendrissement.

C'est ainsi qu'ils laissaient éclater une grande émotion l'un et l'autre, et que néanmoins des sentimens bien opposés la faisaient naître.

Le comte, surpris de trouver tant de charmes sous une chaumière, ému, troublé jusqu'à l'ivresse, demeure dans une espèce de contemplation devant la jeune personne. Sa férocité s'adoucit, son ambition se tait, effet prodigieux de la beauté ! Et une résolution presque généreuse naît au fond de son ame. Cependant il veut se sonder, s'interroger en silence, avant de faire éclater un projet que combat son avarice. Il parle peu, répond d'un air distrait aux prévenances et aux attentions de St-Flour, se laisse tomber sur un siège, paraît réfléchir un instant, regarde Lucile, pousse un soupir, se lève

avec la vivacité de l'impatience, parcourt deux ou trois fois l'étroite enceinte de cette demeure, prend congé d'Edmont, et lui promet de le revoir bientôt.

L'horizon du couchant jetait sur les vallées sa nuance pâle et rougeâtre.

C'était l'heure où chaque jour ces deux infortunés allaient respirer ensemble la fraîcheur de la nature.

Ils étaient sortis de leur retraite, et suivaient un sentier qu'ombrageaient de vieux chênes et des tilleuls irrégulièrement plantés. Ils marchaient appuyés l'un sur l'autre ; car Lucile qui ordinairement soutenait son vieux père, dans ce moment elle-même a besoin d'appui : le souvenir d'un amant qu'elle craint de perdre, des frissons involontaires, les élans inquiets d'une ame qui pressent de grandes souffrances, tout cela lui ôte ses forces, et met sur son coeur un poids qui le surcharge. Elle a de la peine à lever ses pieds délicats qui s'appesantissent à tous les pas qu'elle fait ; un nuage de pleurs est fixé sur ses belles paupières. Soudain un nouvel effroi l'agite et la poursuit ; elle se sauve dans les bras fléchissants de son malheureux père, qui veut l'étreindre contre sa poitrine, et qui succombe avec elle. Le vieillard se relève péniblement sur un genou, d'une main tremblante s'appuie sur le gazon, et de l'autre cherche à rapprocher de son sein sa fille, dont les yeux se rouvrent à un déluge de larmes, qui raniment et soulagent



son coeur.

ô émotion d'une ame que le sentiment subjugué ! ... vous accablez l'homme ; il n'est pas assez fort pour vous supporter.

Voyez la tendre Lucile revivre à l'aspect de son père défaillant, le relever, l'asseoir sur l'herbe fraîche, passer ses mains de lys autour de son cou ployé par les ans, et qui cède encore aux plus touchantes caresses.

Voyez-la le consoler, lui adresser les paroles les plus tendres, couvrir de baisers, couvrir de pleurs son sein qui palpite, ses mains entr'ouvertes, qui cherchent encore de douces étreintes, et ses cheveux blancs confusément épars sur son front abattu.

Voyez ce vieillard vénérable gémir, lui répondre, et épancher son ame paternelle en ces mots qu'il prononce avec peine : « ô ma fille ! Plains-moi d'avoir tant vécu... plains-moi de t'avoir fait l'odieux présent de l'existence. » c'est à vous, êtres sensibles, c'est à vous d'achever de pareils tableaux.

Cependant quelque apparence de calme succède à cette scène trop vive.

« regagnons notre logis, ma fille, dit le vieux Edmont, le spectacle riant de la nature paisible est une insulte à notre misère ; » et tous deux ils retournent vers leur triste retraite, et s'y enferment avec leur douleur.

**M De Saint-Flour** attribua le trouble de Lucile au chagrin d'avoir exposé leur indigence aux yeux d'un étranger distingué, qui connaissait leurs droits à un destin plus heureux ; mouvement bien excusable dans une jeune personne ayant tous les talens, toutes les graces, tous les droits au bonheur, et qui se voit, non-seulement frustrée de l'aisance due aux services de son père, mais encore réduite à partager le sort des plus misérables humains.

Cependant cette idée lui fit prendre un ton plus ferme avec sa fille.

Le père fit place au philosophe. " savoir souffrir, mon enfant, lui dit-il, c'est mériter les faveurs de la fortune, et celui qui les mérite sans en jouir, est au-dessus de celui qui les possède. Ne rougissons point de notre état, de peur qu'une voix secrète ne nous assimile à ceux que le malheur persécute justement. Ayons ce courage qui sait tout ennoblir. L'infortune ne mène point à la honte ; elle n'y conduit que les ames lâches. On craint, on envie un homme opulent, mais on admire, on respecte l'illustre infortune qui porte un front altier au milieu des revers, et dont l'inébranlable vertu préfère la mort à l'ombre de la bassesse.

Celui que les dignités investissent de toutes parts, qui nous brave et voudrait nous mépriser, celui-là même ne peut se garantir d'un frémissement respectueux qu'il éprouve à notre aspect ; il ne se dissimule point que sa puissance est une puissance usurpée, et la vérité lui arrache un hommage secret qu'il nous rend. D'ailleurs, ma fille, nous avons un témoignage qui nous dispense de celui d'autrui. Nous possédons un trésor que personne ne peut nous ôter, qui n'est point soumis aux lois du hasard, c'est celui de la sagesse. Ici nous pouvons la cultiver sans trouble, et rien ne peut nous distraire des devoirs sacrés de l'homme. J'ai blanchi dans la poussière des camps ; long-tems j'ai supporté les fatigues d'un métier aussi dur que glorieux. Je goûte le repos puisqu'il m'est offert ; c'est le plus doux fruit du travail. Si nous sommes privés des pompeuses chimères qui faisaient révéler nos ayeux, nous n'avons point aussi à craindre les écueils de la grandeur.

Devenons pareils à des astres solitaires ; brillons pour nous-mêmes, et ne tirons notre éclat que de nos seules vertus. Nous trouverons dans le ciel le rémunérateur de la sagesse et le vengeur des crimes. « — » oui, mon père, n'en doutez pas, reprit Lucile, le malheur n'a qu'un tems, et la vertu tôt ou tard reçoit sa récompense. Mais connaissez mieux celle à qui vous avez donné le jour ; ne la méprisez pas assez pour attribuer son évanouissement à la honte de partager votre sort : elle n'a pu vaincre une agitation impérieuse et subite qui s'est emparée d'elle, et dont elle ne

démêle point la cause : elle y a succombé. Si c'est le présage de quelque grand chagrin, peu lui importe ; elle n'en sera pas moins orgueilleuse d'habiter avec vous le plus simple réduit. Mais écartons une triste prévoyance. Que cet asyle est beau !

Qu'il renferme à mes yeux de précieuses richesses ! ... vous y demeurez, mon père... " c'était ainsi qu'ils trouvaient la consolation de leur état dans de doux épanchemens et dans un retour continuel de tendresse.

Quelquefois le vieillard menait sa fille sur un petit coteau, d'où l'on voyait à plein le soleil couchant. « tu vois cet astre, lui disait-il ; depuis ce matin il a parcouru une brillante carrière ; il a éclairé le monde, il a échauffé la terre, fécondé les plantes et les minéraux, et voilà son globe étincelant qui s'efface et s'éteint, pour renaître, il est vrai ; mais il finira tôt ou tard ; il sera détrôné de sa sphère, et sa chute amènera d'éternelles ténèbres, qui rempliront tout l'espace. C'est l'image des grandeurs humaines ; elles passent aussi rapidement que les feux du jour. Malheur à celui que leur fumée enivre, et qui s'endort avec sécurité dans les bras d'une fortune trompeuse. Souvent il se réveille au milieu des ombres du malheur, et quelquefois est surpris par la nuit du trépas dans le sein même de cette lumière éblouissante dont il jouit avec orgueil. Bénissons notre état, ma fille ; remercions-la, cette fortune aveugle, de n'avoir point écouté mes vœux, de nous avoir oubliés. Sans elle, nous goûtons

les plaisirs purs de l'ame ; et entourés de ses faveurs, nous ne les eussions peut-être pas connus. » vain projet d'une philosophie chancelante et mal affermie, que va dissiper le plus faible rayon de l'espoir !

Le comte d'Alibre reparut chez **M De Saint-Flour**, le prit à l'écart, et lui tint ce discours : « Edmont, vous connaissez ma haute estime pour vous ; je vous l'ai témoignée plus d'une fois, et depuis long-tems je cherchais l'occasion de vous la prouver d'une manière éclatante. Je la trouve et la saisis avec tout l'empressement que l'on doit avoir pour obliger un brave officier comme vous. Pendant tout le tems que j'eus l'honneur de vous commander, je ne fis point pour vous ce que j'aurais pu faire. Votre fierté ne me permit pas d'entrevoir vos besoins ; vous en aviez cependant, je l'ai su depuis : tout déguisement serait ici superflu. Oubliez que je fus votre supérieur, et regardez-moi comme votre ami. Vous n'êtes point heureux ; non, vous n'êtes point heureux, je le vois. Je veux réparer les injustices de votre destinée, et vous remettre à votre place. Vous connaissez mon nom, ma fortune et mon crédit à la cour ; c'est vous dire que je peux beaucoup. Mais pour que je vous serve avec plus de succès, il faut que vous acquiesciez à la demande que je viens vous faire ; il faut que votre fille consente à me donner la main ; car je ne vous cache point que je l'aime, et qu'elle a fait sur moi l'impression la plus vive. Devenu votre gendre, il me sera bien plus aisé de faire valoir vos services, et de vous rendre tous ceux que vous méritez. Quelqu'un de votre

mérite, devenu le beau-père d'un homme de mon rang, doit prétendre aux récompenses les plus flatteuses de son maître. J'espère donc que vous seconderez mes vues désintéressées, et que ni vous ni votre fille, vous n'apporterez aucun obstacle à des propositions aussi avantageuses pour l'un et pour l'autre. Une affaire qui ne peut être retardée m'éloigne pour un mois de ces lieux ; dans cet intervalle, vous aurez le tems de réfléchir à cet événement, et d'y préparer votre fille. » le Comte D'Alibre, en achevant ces mots, remonte à cheval, et disparaît comme un trait, sans laisser à Edmont le tems de lui répondre.

**M De Saint-Flour** n'aimait pas beaucoup le comte ; mais les hommes les plus vertueux ont des faiblesses. Malgré sa résignation apparente, il souffrait péniblement son état, et l'on a vu combien il chérissait Lucile. Il envisageait avec une satisfaction indicible l'époque qui devait être la plus belle de sa vie, celle où sa fille, délivrée des soucis qui suivent la beauté solitaire, et des tourmens qu'entraîne le spectacle d'un père malheureux, allait rendre enfin à la société un objet touchant et enchanteur, fait pour l'étonner, l'embellir et lui servir de modèle.

Comme il est ému, le coeur de ce bon vieillard ! Avec quelle rapidité la joie se répand et circule dans ses veines !

Ses genoux ne tremblent plus que de plaisir ; sa marche devient précipitée ; il court vers Lucile qui soupirait

languissamment dans sa grotte solitaire ; il lui tend les bras : « —ô ma fille ! Lève un front serein ; nos malheurs sont finis : je n'entrerais point tout entier dans la tombe. » il l'embrasse, et lui raconte ce qui s'est passé.

Que vois-je, ô dieux ! Mademoiselle De Saint-Flour jetant un cri aigu, tombant aux genoux d'Edmont, les serrant avec mille sanglots, et ne faisant plus entendre que ce murmure douloureux et entrecoupé qui est l'expression du désespoir.

Lucile aime, on le sait ; un feu intérieur dévore sa vie, et dans cet instant un combat affreux s'élève dans l'ame passionnée de cette généreuse fille. Elle voit d'un côté un père enlevé à tous ses chagrins, satisfait et heureux, achever doucement sa tranquille carrière ; de l'autre, un amant qu'elle idolâtre, dont elle est adorée, qu'elle abandonne, qu'elle désespère ; elle-même sacrifiée à l'être du monde qu'elle abhorrerait le plus, si elle était capable de haïr ; condamnée au long supplice d'un amour malheureux, au déchirement du regret, et peut-être du remords.

Dans ce désordre de ses sens et de son ame, ces mots à peine articulés se font jour à travers mille gémissemens.

" qu'exigez-vous, ô mon père !

De celle que vous instruisez tous les jours aux privations, qui adore cette solitude, qui ne trouve de plaisir qu'où vous êtes, et qui ne saurait plus se faire à des voluptés qui ne seraient pas celle-là ? Qu'attendez-vous d'un coeur qui n'a qu'un voeu, qui est tout à vous... qui vous aime... qui se partage ? ... « elle n'achève pas ; des sanglots disputent le passage aux paroles qui viennent mourir sur sa bouche. Ces sons interrompus, ce délire, sont un trait de lumière pour le vieillard, dont l'expérience était consommée. Il envisage sa fille avec un mélange de douceur et de fermeté. —» quoi, Lucile !

Votre tendresse pour moi n'aurait point été jusqu'à la confiance ? Vous n'avez qu'un ami dans le monde, et vous auriez craint de lui ouvrir votre ame, de le consulter cet ami ? Vous m'avez trompé, ma fille ; votre secret échappe ; vous aimez, tout l'accuse « . —» il est vrai, mon coeur n'est plus à moi ; il connaît l'amour, il a cédé au penchant le plus doux. Mon silence le rendait coupable, sans doute ; j'aurais dû résister aux progrès de ma flamme naissante, interroger et consulter un père. Sa voix eût été celle du sentiment, ses conseils eussent été ceux de la raison ; j'en étais convaincue : mille fois le secret fatal est venu sur mes lèvres ; mais des circonstances malheureuses, une prévention funeste vous firent l'ennemi de mon amant ; je craignais d'aigrir vos douleurs ; pour vous en épargner, j'ajoutais aux miennes ; car mon coeur qui avait besoin d'épanchement, se mourait sous un poids cruel. « —» un père



qui chérit sa fille, qui lui connaît des vertus, n'est-il pas heureux de la félicité qu'elle se fait ? Serait-elle chimérique ? élève-t-il le ton sec et amer de l'autorité pour censurer ses penchans ? Non, sans doute ; il sourit au choix d'une ame pure et honnête, qui ne peut être séduite que par la vertu ou au moins par l'apparence de la vertu. Si, dupe de cette ingénuité qui ne soupçonne point le mal, elle a pris le masque pour la réalité ; si, lasse d'être isolée, éprouvant des besoins, et trop ardente à s'élancer vers un être qui la séduit, qu'elle veut admettre à ses plaisirs, à ses peines, et auquel elle brûle de prodiguer son existence ; si cette ame jeune et avide de bonheur, se fixe à des dehors qui lui en imposent, mais qui ne trompent point un père sensible et éclairé, ce père tendre, en cet instant, ne lance point sur elle le regard du courroux ; il lui montre doucement son erreur, et détache, en la caressant, le bandeau qui l'aveuglait. Ta faute est inexcusable, ma fille ; tu t'es défiée de ma tendresse ; mais chez moi toujours le pardon précéda le reproche, tu le sais ; ne crains donc plus d'achever une confiance si pénible : quel est-il ? Quel est celui que ton coeur a choisi ? « — » ô mon père !

Il est vertueux comme vous ; il suit la même carrière ; il vous aime, il donnerait sa vie pour adoucir la vôtre, pour rendre heureux un seul de vos instans ; mais il dut le jour à un monstre qui fut votre ennemi, votre persécuteur... vous m'entendez...

faut-il le nommer ? ... « — » Milcourt ! « — » oui, mon père, c'est Milcourt, ce jeune homme si intéressant, si doux, qui ne sut jamais haïr, qui vous plaint... qui m'a donné sa foi, qui a reçu la mienne...

oui, mon père, il l'a reçue ; le ciel, la nature ont entendu nos sermens ; ils en sont les garans : pouvons-nous les rompre ? Oh non ! Mon coeur me dit que cela est impossible ; le vôtre, mon père, le vôtre sûrement dira comme le mien. Vous êtes si juste et si bon, votre ame se complaît tant dans les idées d'ordre et de bien !

Ah ! Vous ferez, oui, vous ferez mon bonheur. " cet aveu contrista Saint-Flour, non qu'il eût conservé contre le fils de son ennemi des restes de la haine qui avait désuni les deux familles. Le tems avait affaibli par degrés ses ressentimens, et fini par les éteindre.

Ils ne l'avaient point aveuglé sur les qualités aimables du jeune homme, qui, par des prévenances sans nombre, avait paru dans tous les tems rechercher son estime ; mais Milcourt avait aussi très-peu de fortune ; il ne jouissait que de cette médiocrité qui approche de l'indigence ; et Edmont, séduit d'ailleurs par les propositions du Comte D'Alibre, envisagea, qu'en concluant une semblable alliance, il préparerait des victimes à l'infortune. Il sentit néanmoins qu'il ne fallait pas fronder subitement la passion de sa fille. Il parut même souscrire avec joie à tout ce qu'elle venait de

lui dire. Il connaissait sa sensibilité vive et puissante, la véhémence de son ame, et voyait très-bien que vouloir dompter l'une et l'autre par de froids conseils, c'eût été accroître la flamme d'un incendie, en faisant des efforts pour l'éteindre.

Il songea d'abord aux moyens de donner le change au penchant de sa fille, et de le ramener à son objet.

Une tendre sollicitude entra dans ses recherches beaucoup plus que son propre intérêt. Mais trop versé dans la science du coeur humain pour s'abuser long-tems, il cessa de se flatter.

Il connaissait l'amour et ses effets sur des caractères comme celui de Lucile. Assuré que cette passion, dans certaines ames, était à l'épreuve de tous les obstacles, que c'était un torrent indigné des digues qui resserrent son cours, et dont les ravages deviennent plus terribles à proportion de la résistance qu'on lui oppose, il vit l'impuissance d'arrêter le mal, et cette idée attristante empoisonna la paix dont il commençait à jouir. Ses yeux se portèrent douloureusement dans l'avenir, et il demeura intimément convaincu que sa fille était une victime dévouée au malheur. Toutes les forces de sa sagesse ne purent arrêter le cours de ses larmes, et un chagrin cruel le saisit puissamment. Mais ne voulant point montrer sa faiblesse à Mademoiselle De Saint-Flour, craignant de se trahir, il détourna son visage, et s'enfonça

dans le plus épais du bois qui avoisinait leur chaumière.

Au bout de quelques heures, il regagna son logis, où l'attendait Lucile, et le contentement brillait sur son visage quand son coeur était oppressé.

La jeune personne, trompée par ses dehors satisfaits, bénissait l'auteur de ses jours. « ô heureuse fille que je suis, disait-elle ! ... ô ciel ! Conserve long-tems le meilleur des pères ! ... » « il faut que nous partions, lui dit **M De Saint-Flour** ; il faut aller chez Madame De Courmill l'instruire de vos sentimens, de vos vues, et la prier de nous aider de ses soins et de ses conseils. » Lucile fut enchantée : ils se mirent en route, et arrivèrent au déclin du jour à la terre de Madame De Courmill.

Nouvelle scène d'attendrissement !

La bonne dame revit son frère et sa nièce avec une joie qu'il serait difficile de rendre.

Le chevalier se coucha sans dormir.

Le lendemain, il ne fut question que du plaisir de se revoir ; mais tout le jour il fut triste et rêveur.

Après le souper, il prétextait une extrême lassitude, se fit conduire dans son appartement, et déclara qu'il avait besoin

de repos, et qu'il voulait être seul.

Il ne songea guère à se le procurer ce repos précieux qui lui était si nécessaire.

D'autres inquiétudes vinrent troubler et assiéger sa raison. Il se peignit les changemens que le malheur opérerait sur sa fille depuis qu'ils vivaient ensemble dans cette solitude, le dépérissement de sa santé, l'altération de ses traits, ses yeux toujours humides des pleurs qu'ils versaient continuellement, et ses joues où l'on voyait s'éclipser lentement les roses de la jeunesse. Il se rappela ses continuels soupirs, sa gaieté contrainte, et les fréquentes palpitations de son sein, au milieu même de leurs embrassemens. Il savait que l'amour avait la plus grande part à ses tourmens ; mais il se persuada aussi que la vie triste et gênée qu'ils menaient sous son rustique toit, contribuait, sans qu'elle le sût, à l'accroissement de ses peines. Ce père trop tendre se reprocha d'avoir enlevé sa fille aux soins de Madame De Courmill, chez laquelle elle avait joui d'un sort bien plus doux. Il s'accusa d'injustice ; et par une bisarrerie d'esprit qui tenait à la faiblesse de son grand âge, il résolut de laisser Lucile dans cette maison, et d'aller, lui seul, achever sa triste carrière en quelque asyle inconnu. Il profita de la fraîcheur d'une belle soirée pour s'éloigner sans retour et sans être apperçu.

Les confidences de Mademoiselle De Saint–Flour, la joie de revoir une tante chérie et une maison qu'à tant de titres elle regardait comme le premier lieu du monde, leur firent trouver à l'une et l'autre les momens bien courts. Il était plus de minuit quand elles pensèrent à s'aller mettre au lit. Lucile voulut auparavant embrasser son père ; car il lui arrivait quelquefois, lors même que ce vieillard était endormi, de couvrir de baisers doux et légers ce front vénérable où brillait le caractère de la vertu.

Elle s'attendrissait en contemplant ce visage auguste, et ses frissons et ses soupirs exprimaient l'impression respectueuse et tendre que cet aspect faisait sur elle.

Elle se glisse doucement dans l'appartement où elle croit que son père repose. Elle s'avance près du lit, retient son souffle, et son coeur bat aux approches du plaisir que sa tendresse lui promet. Ses yeux et sa bouche cherchent avidement à se fixer sur ce cher auteur de ses jours, et ne rencontre personne. Edmont n'y est pas ; aucun vestige n'annonce que ce lit ait été le lieu de son repos. ô vives inquiétudes d'une ame tendre !

Il est bien difficile de vous peindre.

Lucile s'écrie : « mon père ! ô mon père ! Où êtes–vous ? » elle appelle sa tante ; elle pâlit, elle parcourt tout l'appartement. Il y avait une issue qui donnait sur une

basse-cour. L'espoir renaît ; elle va sortir, redoubler ses recherches : une lettre jetée sur une table frappe sa vue ; elle court, saisit l'écrit ; c'est la main de son père qui l'a tracé. Madame De Courmill arrive. Lucile a lu : la lettre lui échappe avec un cri, et ce cri semble le dernier de la nature expirante.

Un mouvement convulsif la précipite au pied de sa tante, qui la transfère inanimée sur un sofa.

Saint-Flour, ferme dans son projet, était parti, comme nous venons de le dire, et avait laissé cette lettre adressée à Madame De Courmill. Voici ce qu'elle contenait.

" je pars, ma chère soeur, et vous laisse ma fille ; je vous abandonne aussi le peu de bien qui me reste.

Cet écrit vaut un contrat. Je n'ai pas besoin de vous recommander Lucile ; ma sécurité sur son compte prouve assez que je ne doute ni de votre coeur, ni de vos bontés pour elle. Il me reste à vous éclaircir sur les motifs de ma fuite.

" je suis vieux, accablé de chagrins, et il n'est point de voile assez épais pour dérober ces deux plaies de la vie humaine aux regards d'une fille aussi attentive à servir les besoins qu'à prévenir les maux d'un père. Ce spectacle est affligeant pour son coeur. Elle a beau se plaire dans les soins

qu'elle lui rend, chercher la consolation dans l'activité de son amour ; c'est en s'acquittant du plus cher des devoirs, qu'elle ouvre une plus grande carrière à ses regrets ; ils s'augmentent avec les maux de celui qu'elle aime et qu'elle voit souffrir ; son ame resserrée sous l'enveloppe de la douleur, qui s'épaissit de plus en plus autour d'elle, cesse d'être accessible au plaisir. Les souffrances de l'ame amènent celles du corps ; le vieillard meurt ; l'être infortuné qui devait courir une aussi longue carrière, ne tarde pas à le suivre au tombeau, et les vues de la nature sont trompées.

" quand la vie s'éteint en nous, elle abonde dans nos enfans. Quelle injustice n'y a-t-il donc pas à nous autres vieillards d'exiger qu'ils partagent la tristesse de nos dernières années, de leur ôter la jouissance d'un tems si rapide qui leur échappe, qui ne reviendra ni pour eux, ni pour nous, et de vouloir entraîner dans notre tombe ceux qui sont nés pour nous faire revivre ! Eh ! N'est-ce pas vouloir empoisonner, abréger leurs jours, que de tourmenter continuellement leur sensibilité par le tableau de l'humanité souffrante ? La douleur tue la jeunesse ; et comment ne la tuerait-elle pas ? Un coeur naissant demande le bonheur. Ce bonheur lui est promis, puisqu'il le desire ; tout ce qu'il éprouve, tout ce qu'il entend lui en donne l'idée ; tout ce qu'il voit lui en offre l'image. Quelle doit donc être son amertume, quand cette attente est frustrée ! Ses gémissemens deviennent des plaintes contre l'auteur de sa triste existence. L'âge heureux s'écoule pour lui au milieu



des larmes, et une mort prématurée l'enlève à cette vie qu'il ne regrette point, puisqu'il n'en a connu que les épines.

" nous devons donc éloigner nos misères de nos enfans, nous en éloigner nous-mêmes, si nous n'avons pas la philosophie de leur cacher nos chagrins. J'ai eu la faiblesse de me plaindre devant Lucile, de lui montrer mon ame déchirée. J'ai souffert qu'elle pleurât avec moi sur mon sort, qu'elle m'aidât à porter mon fardeau, et j'ai vu la joie, les ris et la santé, cortège heureux de la jeunesse, s'éloigner de la sienne.

Avec vous, ses jours étaient sereins ; avec moi, ils sont remplis d'amertume.

Vous la perdîtes avec regret ; je vous la rends, je vous rends un bien qui vous appartient plus qu'à moi, puisque, dès le berceau, vous lui avez servi de mère. Ne vous alarmez point sur ma fuite : nous devions bientôt nous quitter ; l'extinction de ma voix, les rides de mon front n'étaient-elles pas un avis secret de notre séparation prochaine ? Je vais dans une retraite paisible, où je finirai doucement une trop longue carrière dont vous alliez voir le terme, et je vous épargne, à vous et à ma fille, l'affliction d'en être les témoins.

" mon absence accablera Lucile ; je l'ai prévu ; je vois ses vives sollicitudes, son désespoir ; mais rassurez sa

tendresse ; consolez-la par de sages conseils, par l'image de la paix qui va me suivre dans l'asyle que je me suis choisi ; dites-lui que je penserai encore à elle à cette heure où les craintes, les espérances et tous les intérêts humains s'évanouissent devant nous, et que mes deux derniers soupirs seront, l'un pour elle, et l'autre pour Dieu. Quand vous aurez surmonté les fortes impressions de sa douleur, songez à sa félicité. J'ai voulu la faire : tout paraissait seconder mon ardent desir ; son ame a rejeté avec effroi les bienfaits du hasard ; elle a craint le jour brillant de la fortune, et a voulu rester dans la nuit de l'obscurité. Bénissons et adorons en secret l'être souverain qui fronde nos vœux et déconcerte nos projets !

" elle m'aime : sans doute elle vous en a fait l'aveu. Je réponde de sa vertu ; mais une inclination première et irréfléchie peut avoir des suites funestes que je crains, et qu'il m'eût été affreux de voir. Descendez dans son coeur ; sa franchise vous laissera bien vite en sonder tous les replis ; examinez, éprouvez cette passion qui la domine ; si elle n'est point un aveugle caprice, si elle devient un sentiment profond, si son amant le partage, si enfin leur ivresse est égale, favorisez leur doux penchant, unissez-les, unissez ceux qui s'aiment.

" ma soeur, ma fille, objets chers et sacrés ! Si vous m'aimâtes, conservez-vous pour garder, pour chérir ma mémoire... je me réfugie dans un port, et bientôt... bientôt

j'aurai vécu... cependant je vous jure de tâcher de prolonger le songe autant qu'il me sera possible... si le ciel en ordonne autrement, recevez, ô mes amis ! ô mes seuls amis !

Recevez le tendre adieu d'Edmont De Saint-Flour. " Lucile cependant ouvre les yeux, se lève, et remplit la chambre de cris. La véhémence de son désespoir lui rend les forces qu'elle avait perdues.

« ô mon père ! C'est ta coupable fille qui cause ta fuite ; elle ne s'est point immolée pour toi, elle a rejeté ton bonheur. » ce n'est plus la faible Lucile accablée sous le poids de ses ennuis ; c'est une héroïne prête à courir, à braver tous les périls : la porte s'ouvre avec violence sous ses doigts délicats.

Madame De Courmill tremblante cherche à la retenir. « ou mourir ou trouver mon père, s'écrie-t-elle ; j'expire à vos pieds si vous m'empêchez de le suivre. » l'oeil égaré, les cheveux épars, elle s'élançe, marche dans l'ombre, seule, soutenue par son courage. Madame De Courmill appelle un domestique, lui ordonne de courir sur ses traces ; il entre dans un chemin opposé à celui qu'elle a pris. Les premiers pas de cette fille désespérée se dirigent vers la demeure qu'elle venait de quitter avec son vieux père.

La nuit la plus épaisse couvrait les cieux : rien ne l'épouvante ; tous les monstres des forêts seraient devant

elle, elle n'en serait point émue. Elle s'engage dans des sentiers infidèles, qui la trompent et l'éloignent de l'asyle qu'elle cherche. Des rochers, des ravins semblent conjurés pour arrêter ses pas. Elle se meurtrit contre les branches et les racines des bois qu'elle rencontre. Vingt fois elle embrasse la terre, vingt fois ses belles mains sont ensanglantées par des cailloux et des épines ; toujours elle se relève, sans qu'aucun obstacle soit capable de ralentir sa course. Cependant son oreille attentive cherche à démêler les sons d'une voix qui lui est chère. Si le vent murmure à travers les feuilles, si quelqu'oiseau bat des ailes, ou agite les rameaux, elle croit entendre l'auteur de ses jours.

Elle jette quelquefois vers le ciel un regard si douloureux, si tendre, que ces mots paraissent lui échapper : « si tu existes, ô Dieu, tu auras pitié de moi. » infatigable, elle gravit les fossés, franchit les ruisseaux, et semble vouloir rassembler toutes ses forces, pour venir les perdre et mourir sur le sein d'un père. Elle tend toujours vers le village de Saint-Flour, et elle n'arrive point. Bientôt elle fait entendre le sombre cri du désespoir.

Son courage n'est pas vaincu ; mais le ciel ne permet pas que le prodige de ses forces dure plus long-tems. Sa tête est étourdie ; sa douleur n'est plus qu'un délire. Elle était sur un côteau ; elle succombe, et ses mains affaiblies cèdent au poids de son corps qui suit la pente de la colline. Elle est restée sur les racines d'un hêtre.

Ses yeux sont fermés ; à peine a-t-elle senti la secousse. Sa tête est nue ; ses cheveux couvrent son sein, voltigent au gré du vent sur son visage.

Sa bouche s'entr'ouvre, prononce à demi ces mots : « ô mon père ! » et se renferme aussi-tôt. ô beauté, reine du monde ! Est-ce là ton triomphe ?

ô nature ! Est-ce ainsi que tu récompenses ceux qui adorent tes droits ?

Elle reste long-tems plongée dans cette pénible agonie : elle en sort enfin.

Son corps était glacé. " est-ce le froid de la mort qui m'environne ?

Plût à Dieu, dit-elle ! Je bénis l'être bienfaisant qui me l'envoie. " elle se soulève et s'appuie sur un bras.

Les ténèbres l'effraient ; elle a perdu toute sa fermeté. " où suis-je ? Ajoute-t-elle...

je frissonne... que vois-je ? ... mon père ! ...

le voilà : oui, c'est mon père. Je vois ses mains qui tremblent et cherchent à m'embrasser... ô mon père ! Est-ce votre ombre ? ... venez-vous d'expirer dans ce désert ? ... "

trop affreuse situation de cette fille tendre et courageuse, je pleure en la peignant !

Ranimée par un fatal espoir, elle se lève encore, se traîne avec peine, et dans sa marche chancelante, il faut qu'elle s'appuie contre tous les arbres qu'elle rencontre.

Le jour commençait à poindre. Elle était au milieu d'un chemin. Un laboureur allant à son travail, et chargé d'instrumens champêtres, se fait entendre de loin ; Lucile éprouve une émotion nouvelle. L'idée de brigands, les réflexions qu'elle fait sur son état, son désordre, et sur l'abandon où elle se trouve à cette heure, au milieu d'un bois, la font tressaillir de crainte.

Cependant l'espérance de rencontrer quelqu'être bienfaisant, d'être remise dans son chemin, la rassure. Elle se cache derrière un buisson ; le laboureur passe. Il chantait un air villageois.

Cette expression joyeuse de la bonhommie champêtre à laquelle Lucile est accoutumée, dissipe sa frayeur. Elle court à lui, l'interroge, et lui demande si elle est éloignée du village de Saint-Flour. Il recule, et se trouble d'abord à l'aspect d'une femme échevelée, qu'il croit poursuivie par des malfaiteurs. Mais tranquilisé bientôt par le son de voix le plus doux, et en s'apercevant qu'elle est seule, il lui répond que le village qu'elle demande n'est qu'à un quart de

lieue de cet endroit. Il lui offre des secours, et même de lui servir de guide. Lucile n'hésite pas : elle ne peut plus marcher. Cependant, avec des efforts infinis, et à l'aide du bon villageois qui voit sa souffrance et en est attendri, elle arrive enfin à cette maison où l'attendent de nouvelles douleurs ; elle fait mille questions sur son père. Il n'a point paru dans le canton : personne ne l'a vu. On a vu seulement des domestiques tristes et empressés qui les cherchaient, elle et **M De Saint-Flour**.

Elle s'assied en gémissant sur le seuil de sa porte où tant de fois le vieillard est venu se réchauffer aux rayons du soleil. Son oeil obscurci regarde tristement cette retraite délaissée, toute cette campagne déserte qui lui semble affreuse, puisqu'elle n'y voit plus son père, et elle demeure immobile sur la pierre où elle est assise.

On tremble pour ses jours ; on la porte dans la maison d'un fermier, qui la recommande à sa femme, et se dépêche d'aller chercher Madame De Courmill, qu'il trouve dans un état à-peu-près semblable à celui de sa nièce. Le domestique qu'elle avait envoyé sur les pas de Mademoiselle De Saint-Flour, était revenu sans l'avoir rencontrée. Sa maison offrait le spectacle du plus énorme désespoir. Tous les domestiques couraient la campagne pour trouver Lucile et son père. On voyait toutes les portes ouvertes, un jour lugubre répandu dans les appartemens, et Madame De Courmill seule fondant en larmes, et livrée à toute l'horreur

des plus noirs pressentimens.

On juge bien de son ardeur à se rendre auprès de sa nièce quand elle sut qu'elle était à Saint-Flour ; mais l'entrevue pensa devenir funeste à l'une et à l'autre. Le lendemain Lucile fut reconduite chez sa tante ; car il eût été dangereux de le faire ce jour-là même. Les divers saisissemens qu'elle avait subis la firent flotter pendant huit jours entre la vie et le trépas.

Les maux du corps ne lui laissaient des instans de relâche que pour faire place au déchirement de l'ame. Rien ne pouvait calmer l'orage intérieur ; rien n'adoucissait ses regrets. Sans cesse elle redemandait son père ; sans cesse elle s'accablait de reproches, et se nommait l'auteur de sa fuite. Il y avait des momens où elle le croyait mort. « il aura succombé, disait-elle, sous le poids de l'âge et des chagrins. » un inconnu arrive, demande à parler à Madame De Courmill, et lui remet une lettre. Elle était d'Edmont : il donnait de ses nouvelles : il se portait bien, il assurait de sa tendresse sa soeur et sa fille, et leur recommandait sur-tout de ne point s'affliger.

" je suis heureux, disait-il, autant qu'on peut l'être ici bas : s'il n'est pas possible aux humains d'arriver à la perfection du bonheur, tâchez au moins d'embrasser, comme moi, son image. Il m'en a coûté ; il m'a fallu tous les efforts de ma raison pour me résoudre à m'éloigner de vous ; mais après



avoir vaincu, je me suis applaudi de la force de mon ame, et je me suis trouvé plus disposé à recevoir les impressions de la félicité.

Sachez faire des sacrifices ; regardez nos misères comme les inégalités d'une route qu'il faut suivre, et qui ne peut pas toujours être belle et applanie. Il n'y aurait rien à mon gré de si misérable qu'un être qui toujours aurait été heureux ; il ne saurait pas mourir. Le ciel fait tout pour le mieux ; il nous envoie des malheurs, comme des amis sévères qui nous tourmentent pour nous détacher du monde, qui nous suivent partout, nous surprennent au milieu même de nos fausses jouissances, et nous frappent pour nous désabuser.

« consolez-vous donc, ô vous qui m'êtes chères ! Prouvez-moi que vous m'aimez, par votre résignation et votre courage ; car si j'apprenais dans ma solitude, que ma soeur et ma fille, ames faibles et pusillanimes, n'eussent pas la force de soutenir l'événement le plus ordinaire, une séparation inévitable ordonnée par la nature, et à laquelle elle devait s'attendre, il n'y aurait plus de paix à espérer pour mes derniers jours. La douleur dévorante me poursuivrait jusqu'au bord du tombeau. » cet écrit est une sève vivifiante qui rafraîchit les sens et l'ame de Lucile.

Un rayon de joie perce les ombres dont son front est couvert, comme la première étincelle du jour entr'ouvre le voile épais des ténèbres. Son père existe ; il se dit content.

Un coeur flétri par l'excès de l'infortune cesse d'être à plaindre quand l'espoir naît à côté du desir. Si le bonheur qui attend ne vient point, l'espérance se prolonge, et le charme de l'illusion qui dure autant que le sentiment qui le cause devient une espèce de jouissance.

L'on fit plus de mille questions à l'inconnu, qui ne put donner aucun éclaircissement sur la demeure du chevalier. Cette lettre lui avait été remise au milieu d'un champ ; et il ne savait de quelle part elle venait.

Cependant Lucile espéra de revoir son père, jugea que l'asyle qu'il avait choisi n'était pas éloigné, et se proposa bien de le chercher encore. Son coeur était devenu plus calme, son oeil plus serein, et sa santé commençait à fleurir son visage. Jusques-là elle n'avait été occupée que de la perte d'un père ; alors elle se ressouvint de son amant. « si Milcourt était ici, disait-elle, il m'aiderait à chercher l'auteur de mes jours. Il lui prouverait, par l'ardeur de son zèle, qu'il mérite toute ma tendresse. » elle se retraçait encore les motifs qu'elle prêtait à la fuite d'Edmont ; elle se rappelait la joie de ce bon vieillard, en lui annonçant les propositions du Comte D'Alibre ; sa tristesse profonde, ses efforts pour ne la point faire éclater, lorsqu'il avait vu la répugnance, les refus de sa fille, et entendu sa bouche timide prononcer le nom de Milcourt, et le nommer son amant. Deux sentimens impérieux se combattent dans son coeur ; elle frémit à l'idée de perdre celui qui reçut sa foi, et son ame se déchire quand

elle pense qu'elle a résisté au vœu d'un père qui attendait d'elle un riant avenir, et qui déjà semblait renaître à une nouvelle vie, en voyant semée de fleurs la fin de sa carrière.

Quoiqu'elle fût plus tranquille sur le sort de Saint-Flour, cela ne l'empêcha point de faire faire de nouvelles perquisitions : elle voulait le trouver à quelque prix que ce fût. Elle regardait comme un devoir d'adoucir sa vieillesse, de l'assister jusqu'au dernier moment, et de lui fermer la paupière, si une loi irrévocable le condamnait bientôt à mourir.

Madame De Courmill, consolée par la dernière lettre de son frère, la pria de calmer ses soucis, d'attendre paisiblement qu'il vînt les surprendre délicieusement l'un et l'autre ; ce qui arriverait sûrement quelque jour.

Tout cela ne put satisfaire un cœur aussi tendre et aussi aimant que celui de Mademoiselle De Saint-Flour. Ce cœur avait besoin de répandre et d'exprimer sans cesse un sentiment surabondant en elle.

Il lui fallait un être auquel elle pût dire continuellement *je vous aime* ; et quel autre que son père, puisqu'elle était séparée de son amant, méritait plus de recevoir ses douces effusions ?

Elle-même encore fut exposer ses inquiétudes dans les châteaux, dans les maisons d'alentour où son père était connu : elle le demandait dans tous les lieux où elle passait. Soins superflus ! Elle ne put recevoir aucun indice satisfaisant.

Elle revenait d'une maison de campagne fort éloignée de la terre de Madame De Courmill, avec un fermier du village de Saint-Flour, qui l'avait toujours accompagnée ; elle suivait des routes inconnues, et son coeur flottait entre le découragement et un reste d'espérance ; lueur faible et incertaine, qui encore était prête à lui échapper.

Elle s'arrête et se repose au coin d'un champ à demi labouré, qui présentait la fraîche empreinte des mains du cultivateur. Ses yeux parcoururent tristement ce terrain que resserrent des bornes étroites. Un vieillard courbé, en cheveux blancs, marchait avec lenteur à l'appui d'une charrue que pourtant il conduisait. Des cheveux blanchis... un corps qui cède au poids des ans... Lucile est émue...

c'est l'image de son père... elle le contemple, s'attendrit et pleure. Ses yeux s'humectent avec plaisir ; il y avait si long-tems qu'ils n'avaient versé de larmes ! Mais ils ne quittent point le vieillard qui s'approche d'elle, et suit péniblement le sillon qu'il trace.

" que je vous envie, heureux agriculteurs !

Disait-elle ; vous n'allez pas chercher au loin un caractère aigri par l'injustice, et dénaturé par le spectacle d'une opulence qui outrage votre pauvreté. Vous ne connaissez point les différences que le faste met entre les hommes. L'intérêt, la discorde, de misérables convenances ne viennent point étouffer vos penchans : ils sont ceux de la nature, et ses lois ne sont sacrées que pour vous. C'est elle qui vous protège et vous unit ; c'est elle qui vous mène au dernier repos, et vous endort paisiblement dans le trépas. Le toit qui vous a vu naître et vivre sans desirs, vous voit mourir sans regrets. Oh ! Que ne suis-je née parmi les laboureurs ! Et Milcourt et mon père, que ne doivent-ils le jour à quelques bons villageois ! Mon père n'eût point été victime de l'ingratitude ; il aurait également servi sa patrie, et il eût été plus heureux.

La main de la destinée n'eût point cherché à briser les noeuds de la sympathie. Aux premiers élans de nos coeurs, nous eussions reconnu, Milcourt et moi, le signal de la nature, et mon amant fût devenu mon époux. " en disant ces mots, Lucile observait toujours le vieillard qui donnait lieu à ses réflexions. Il s'avavançait doucement : sa marche laborieuse annonçait le dernier terme de la caducité.

Son corps était si ployé, si appesanti, que souvent son visage embrassait l'instrument champêtre dont il se servait pour déchirer le sein de la terre.

Lucile, dont l'émotion devenait plus grande à mesure qu'elle le considérait, donnait un libre cours à ses larmes, qui coulaient avec plus d'abondance.

Bientôt la main du vieillard quitte la queue de la charrue qui lui échappe. Ses genoux chancelent, et ses mains, faible appui de son corps pesant, s'enfoncent dans la terre humide, et semblent indiquer son dernier asyle.

Mademoiselle De Saint-Flour est déchirée à ce spectacle : elle court vers ce malheureux qui déjà avait eu la force de se relever sur ses genoux ; ses bras à demi-tendus, son front calme tourné vers les cieux, peignaient une résignation profonde, et la douce attente d'un trépas désiré.

Pourquoi ce vif accent qui part du fond de l'ame de Lucile ? Quelle image ! Ses bras sont devenus une forte chaîne qui presse le sein du vieillard. ô merveille du sentiment !

Lucile n'a plus un souffle, elle n'a plus une sensation, et cependant toujours ses mains forment un cercle étroit, indissoluble, qui semble défier le destin qui la sépara d'un père ; car c'était lui, c'était le malheureux Saint-Flour, qu'une tendresse mal entendue, qu'une fausse philosophie avait éloigné de sa fille. Il s'était réfugié chez un ancien fermier de son père qui faisait valoir une terre plus considérable à vingt lieues de sa maison.

Malgré les attentions de cet honnête laboureur dont il connaissait la bonté, malgré tout le respect avec lequel il avait accueilli son ancien maître, Edmont avait voulu vivre comme lui, et s'associer à ses travaux.

" mon ami, lui avait-il dit, je veux gagner le pain que tu me donneras.

Celui qu'on donne à l'oisiveté est un vol fait à l'honnête indigent qui cherche à remplir sa carrière avec fruit. Tant que nous avons une goutte de sang dans les veines, tant qu'il nous reste des forces, nous nous devons à nos semblables, et nous sommes comptables de nos travaux à la société. C'est le doigt de la vieillesse qui leur assigne un terme, et qui marque l'instant du repos, et encore faut-il qu'elle soit accompagnée des infirmités pour avoir le droit de l'assigner ce terme heureux. Tout vieux que je suis, mon ami, avait-il ajouté, je puis t'être utile, puisque aucune maladie ne m'afflige encore ; je puis prendre la bêche ou la charrue, après avoir porté l'épée des combats, et trouver une noble poussière au milieu des champs, comme je l'ai trouvée dans l'horreur des batailles. " ce n'était qu'à ce prix que le vieillard avait accepté la retraite que le bon fermier lui donnait avec tant de plaisir ; mais bientôt il s'aperçut qu'il avait entrepris plus qu'il ne pouvait faire, que ses forces n'étaient qu'un reste de chaleur qui s'évaporait avec les restes de sa vie ; et il demandait au ciel d'enlever à la terre un inutile fardeau, dans le moment qu'il venait de s'offrir aux

regards de sa fille.

Lucile revient de son premier saisissement ; son coeur redouble ses battemens que le trouble avait suspendus, et ses larmes coulent à longs ruisseaux sur le sein d'un père qui lui disait : « pourquoi viens-tu m'ôter mon courage, et m'empêcher de mourir avec joie ? Pourquoi viens-tu obscurcir ma dernière journée ? Va-t-en, ô toi qui m'es si chère ! Laisse-moi, laisse mon dernier voeu s'accomplir. —vous laisser, grand dieu ! Laisser mon père en cet état ! Non, non, vous ne m'échapperez plus ; mes bras vous retiennent ; ils vous enchaîneront jusqu'au dernier moment. Si la mort vous frappe, elle frappera deux victimes, et nous ne serons pas séparés. » tous les deux ils gagnent l'extrémité du champ, et se reposent au bout d'un sillon. Lucile commençait des mots qu'elle ne pouvait achever.

Ses regards, son geste et son attitude exprimaient, à travers le bouleversement de tout son être, la joie, la pitié, le remords, l'affliction profonde et l'excessive tendresse. Edmont lui-même était hors de lui : pouvait-il résister au charme de revoir son enfant ?

Pouvait-il se refuser au cri plaintif de l'amour filial, à ce murmure de l'ame si touchant et si douloureux qui redemandait un père ? Non, sans doute : un coeur moins sensible n'eût pas résisté ; Saint-Flour céda, répondit aux caresses de sa fille : « oui, lui dit-il en la tenant entourée de



ses mains défaillantes, oui, ma Lucile, je retournerai vivre avec toi, si le ciel m'accorde encore quelques jours : je serais barbare si je t'abandonnais. » cependant ils s'acheminent vers la maison du bon fermier ; ils y passent la nuit, et la joie d'être ensemble écarte le souvenir de leurs maux ; comme l'aspect d'un ciel qui s'épure, fait oublier au nautonnier tremblant l'horreur d'une tempête.

Le lendemain Edmont fut en état de partir. La tristesse revint dans le coeur de Lucile, qui fut la proie de mille réflexions cruelles pendant toute la route. Toujours persuadée que son refus d'épouser le Comte D'Alibre avait imprimé une grande douleur dans l'ame de **M De Saint-Flour**, elle résolut de renoncer à son amant, de se vaincre, d'étouffer sa passion, et de s'immoler, par un dévouement héroïque, au bonheur de son père. ô voix de la nature, que tu es puissante !

Tu opères des prodiges. Lucile se représente Milcourt apprenant la nouvelle de son mariage. Elle le voit frémissant, anéanti d'abord, déchirer ensuite, fouler aux pieds l'écrit fatal qui l'instruit de son malheur ; elle voit ses regards enflammés franchir l'intervalle qui les sépare, chercher, atteindre, fixer son infidèle amante, et lancer sur elle l'éclair du reproche : elle le voit abattu, prosterné, abîmé de douleur, implorer et adorer encore l'objet qui le trahit ; elle l'entend réclamer la foi qu'elle lui jura : elle-même est étourdie d'un cri secret qui l'accuse et retentit sur son coeur ;

elle voit une nuée de soucis dévorans qui la menacent, et noircissent à ses yeux l'avenir ; eh bien, le seul aspect de son vénérable père, triste et soupirant, fait taire toutes ces voix, fuir toutes ces images. Son ame forte et sublime a tout surmonté, et déjà son coeur prononce l'irrévocable arrêt qui la dévoue à l'infortune.

Passons sur les détails : on se met à la place de la bonne Madame De Courmill, qui voit revenir vers elle les chers objets de son amour. On voit leur joie à tous, leurs caresses, leurs soins touchans, leurs tendres reproches ; on voit Lucile éprouver des retours indomptables, y succomber, gémir, céder, résister et vaincre encore.

Elle donne enfin un terme à son irrésolution : elle s'adresse à son père, et lui tient ce discours que sa bouche prononce, mais que son coeur dément : " cher auteur de mes jours, je sais combien vous m'aimez ; je sais que ma félicité peut seule faire la vôtre.

Je veux donc profiter de la faveur éclatante que m'offre la fortune, et paraître enfin dans le jour qui convient au rejeton de votre vertueuse et respectable famille. J'ai descendu dans mon coeur ; j'y ai porté le calme de la pensée et la lumière de la raison.

Je me suis rendue compte de mes premiers sentimens, et j'ai vu que l'inexpérience et la solitude les avait fait naître,

qu'ils n'étaient que l'impression rapide d'un desir vague et momentané, enfant des premiers besoins de l'ame, et que le tems en emportait jusqu'aux moindres vestiges.

Dans ce moment, ô mon père, j'éprouve cette tranquillité qui écarte les passions et indique la route qu'il importe de suivre. Je sens tous les avantages que produira mon alliance avec le Comte D'Alibre ; dans lui je vois le sauveur de mon père, l'ami de ses vieux jours et le soulagement de ma famille. Toutes mes répugnances s'évanouissent ; je le chéris déjà comme un époux sensible, comme un bienfaiteur généreux. Comment ne l'aimerais-je pas ! C'est un astre de bonté qui chasse les nuages accumulés de l'infortune, et ramène la sérénité du bonheur.

Allons, mon père, retournons à Saint-Flour, attendons-y le comte : voici le tems qu'il a marqué pour son retour ; il viendra chercher votre réponse ; il l'a promis ; apprêtons-nous à la lui faire favorable. « ce langage étonna, séduisit d'abord le bon Edmont : il paraissait si naturel ! Mais un soupir de Lucile la trahit : son père démêla ses vrais sentimens, et reconnut la force et l'enthousiasme de l'amour filial. » ô fille généreuse et digne d'avoir un père plus heureux ! Lui dit-il, tu dissimules en vain ; la nature a des mouvemens que la vertu la plus héroïque ne saurait dompter. Ton sein s'élève et dépose contre le courageux dessein qu'a formé ta bouche. Eh ! Pourquoi te contraindre ? Qui t'engage à tromper celui qui t'aime si tendrement ?

Ai-je abusé du secret de ton coeur pour t'accabler d'un pouvoir parricide ?

Penses-tu que je verrais d'un oeil sec ma fille renonçant au charme qu'elle s'était promis, venir, par une condescendance, noble il est vrai, mais cruelle, se donner, en gémissant, des fers odieux que son ame contristée rejeterait avec épouvante ? Penses-tu que je verrais tranquillement un amour mal éteint renaître, revendiquer ses droits, et le remords et le devoir se disputer, dévorer éternellement leur victime ? Non, non, je ne serai point le bourreau de ma fille.

L'on ne me verra pas, pour embellir mon dernier jour, la livrer de sang-froid au plus affreux des supplices.

Cette apparence de contentement que tu veux faire éclater, ne m'en impose point. Mon incrédule tendresse se refuse à l'espoir de ce bonheur que tu envisages, et que tu nous prédis.

Pour y croire, il me faut un témoignage plus infailible, plus vrai, celui du coeur, qui ne saurait mentir ; et le tien est muet ; je n'ai point reconnu son langage. " –à quel signe, à quel trait le reconnaîtrez-vous donc, ô mon père ! Comment le faire entendre ?

Comment vous montrer une ame pleine de vous, si vous ne croyez plus à ses épanchemens ? –j'y crois plus que jamais, ô ma fille ! Je vois l'excès de ton amour ; je l'admire, j'en suis pénétré : mais une vie empoisonnée de regrets doit-elle être le prix de tant de vertus ? –croyez-vous donc ce dévouement si pénible ?

Comptez-vous pour rien la joie de servir ce qu'on a de plus cher au monde ? Ah ! Vous ne savez pas tout le plaisir qu'il y a de s'immoler pour un père. Ce n'est plus un sacrifice, c'est l'accomplissement délicieux du voeu le plus enflammé d'un être sensible.

Il dura long-tems ce combat d'amour et de générosité. Lucile, constante et inébranlable, finit par obtenir le consentement d'Edmont, qui, dans le fond, desirait cet établissement. Il crut de bonne foi que sa fille avait oublié Milcourt, et il en conçut la joie la plus vive. Tout le monde prit part à l'événement heureux qui se préparait. Lucile montra un visage serein, et aucun soupir indiscret ne décela l'amertume secrète dont elle était dévorée. Mais qu'elle paya chèrement cette contrainte, quand la nuit fut venue la rendre à elle-même ! Son lit reçut un torrent de larmes qui s'échappa dans le silence. ô Milcourt !

Milcourt ! Disait-elle, faut-il donc renoncer à l'espoir d'être à toi ? ...

que deviendras-tu ? ... que deviendrai-je moi-même ? ...  
quel sera mon asyle contre le désespoir ? ...

je l'entrevois... ô mort ! Ce sera toi, sans doute... je finirai  
trop tôt peut-être, mais j'aurai fait ce que j'ai dû...

le lendemain elle étouffa ses pleurs, et reprit son courage  
pour paraître devant son père. Ils embrassèrent Madame De  
Courmill, et retournèrent tous les deux à Saint-Flour, où le  
Comte D'Alibre ne manqua point de se rendre suivant sa  
promesse. Lucile, par un nouvel instinct qui ne présageait  
que trop ses grandes infortunes, ne put s'empêcher de frémir  
encore à son aspect, et un sourd gémissement vint s'étouffer  
sur ses lèvres pâlissantes.

Cependant elle cache son trouble ; elle rappelle toutes ses  
forces autour de son coeur, et dans quelques jours le cruel  
sacrifice est consommé.

Jusqu'à cet instant un courage inoui et surnaturel avait  
soutenu sa faiblesse ; mais dès que sa bouche eut prononcé  
le voeu fatal que son coeur abjurait, elle resta comme  
étonnée d'elle-même, au milieu du saisissement, de l'horreur  
et de l'effroi, tomba à demi-morte entre les bras de ceux qui  
l'entouraient, et ne parut revenir à elle, que pour jeter du  
fond d'une ame accablée, quelques soupirs échappés sans  
aucun cri, sans aucun murmure, à travers un nouvel  
assoupissement, qu'on eût dit une morne et tranquille

agonie.

Saint-Flour vit le bouleversement de cette ame déchirée ; mais il était porté le coup terrible et sans remède que son coeur avait redouté : il le vit, et détesta son aveuglement ; il maudit sa faiblesse, il se maudit lui-même, et une amertume dévorante s'attacha à ses derniers jours, qui bientôt s'éteignirent dans les pleurs. Cruel enfant, tu m'as trompé ! ... dit-il en rendant les derniers soupirs ; mais la mort, seul espoir et dernier ami des vieillards malheureux, ne me trompera point... et il expira dans les bras de Lucile.

Je ne peindrai point la situation de cette femme infortunée : il me reste assez de tableaux funestes à offrir au lecteur.

Edmont est mort ; ce n'était que pour lui qu'elle s'étoit condamnée aux tourmens d'un long désespoir. Elle a perdu le fruit de son héroïsme : quelques douceurs se fussent mêlées à ses souffrances, si elle eût vu son père heureux ; mais il n'est plus ; il ne lui reste aucun motif de consolation, aucune jouissance à espérer.

Lucile, devenue la Comtesse D'Alibre, est conduite à un château superbe, appartenant au comte ; elle y voit des jardins rians et des vergers fertiles où mûrissent des fruits délicieux ; un parc semé d'arbres majestueux et peuplé des merveilles de l'art ; la fuyante perspective d'un terrain

immense, où brillent abondamment les trésors des moissons et tous les dons de la terre cultivée ; des belles et riches campagnes dont l'oeil ne peut embrasser le contour, et qui forment les domaines du comte ; elle voit plus de richesses enfin qu'il n'en faudrait pour satisfaire le coeur le plus ambitieux : mais que sont à ses yeux tous les biens du monde ? Elle a vu mourir son vieux père, et son amant est à jamais perdu pour elle.

L'ambition n'a aucune prise sur son ame. Toute entière à sa douleur, elle s'y attache, s'en nourrit, et rien n'est capable de l'en distraire, ni de lui enlever son sentiment.

Le comte, peu touché au fond de la mort du vertueux Saint-Flour, parut cependant partager l'affliction de Lucile (que nous nommerons encore ainsi quelquefois) ; mais voyant qu'elle n'y mettait point de terme, que chaque jour au contraire semblait y ajouter, il en murmura hautement.

—c'est trop gémir, madame, sur une froide poussière ; le ciel ne payera pas votre constance à l'inonder de vos pleurs, par son retour à la vie.

La comtesse ne l'écoute point. Elle ne voit que ses propres larmes ; elle n'entend que ses cris. Si quelquefois le sommeil vient assoupir ses sens et son profond chagrin, elle est bientôt réveillée par une voix qui la rappelle à la douleur. Elle ne cherche point à repousser l'image d'un père expiré et



d'un amant au désespoir. Elle vole au-devant du trait qui vient la déchirer ; elle le presse, le fomenté, l'enfoncé et le retourne dans son sein.

Elle ne veut que des tourmens, et elle les veut horribles. Invariable dans ses idées, ne sachant point feindre, dédaignant le blâme des hommes, sans cependant oublier sa gloire, elle ne cède qu'avec horreur aux transports et aux droits d'un époux qui n'accuse encore en elle qu'une douleur insensée.

Elle redemande Milcourt, se nomme son amante, et se repaît avec ivresse de ce feu qui la brûle avec plus d'activité que jamais. Elle n'a qu'un remords, celui d'avoir trahi ses premiers sermens ; elle n'a qu'une crainte, celle de cesser de vivre dans le coeur d'un amant qu'elle ne veut plus voir, mais qu'elle veut toujours aimer.

Le père de la comtesse, en mourant, avait voulu être transféré à Saint-Flour, et mis au tombeau de ses ancêtres. C'était là qu'elle se faisait conduire quelquefois. Une simple pierre couvrait la tombe du vieillard étendu sans faste à côté de ses aïeux. " ah !

Le voici, disait-elle, en baignant de pleurs ce monument ; oui, le voici le seul asyle que j'aime : que de douceurs j'y trouve dans ma tristesse ! ...

ô mon père ! Tu habites la riante demeure des infortunés. Le ciel t'y conduisit par un bienfait ; il te trouva trop malheureux ; il voulut récompenser ta vertu, et t'arracher au dernier attentat que préparait contre toi le destin ; il voulut t'épargner le spectacle de mon sort affreux. ô mon père ! Cher objet de mes regrets ! Tu me donnes encore des jouissances, même après ta mort. Je te dois le seul plaisir qui me reste, celui de verser de douces larmes. " dans les jours nébuleux, dans les soirées obscures, elle descendait dans les épais bocages, au sein desquels s'élevait pompeusement le château superbe qu'elle habitait. Elle aimait ces allées solitaires, ce jour sombre et lugubre, image de ses pensées et de son ame ; elle souriait aux ombres de la nuit ; seule, entourée de ténèbre, elle aimait à entendre le bruissement des feuillages, le murmure plaintif des nappes d'eau qui arrosaient doucement ces beaux lieux, et les battemens interrompus des ailes des oiseaux assoupis sur des branches légères, réveillés quelquefois par les zéphyrs. Elle mêlait ses plaintes à ces sons confus, et la voix de son amant, qu'elle semblait voir et entendre, venait achever ce délire de la douleur où elle aimait à se plonger.

Le comte n'avait rien su de l'intrigue de Lucile avec Milcourt ; mais bientôt le soupçon vint stimuler cette ame atroce et trop long-tems contrainte.

Il ne put se méprendre sur la nature des sentimens que Lucile éprouvait pour lui. Il avait vu les tressaillemens de

l'horreur répondre plus d'une fois à ce qu'il appelait les transports de l'amour ; et ses premières inquiétudes ne tardèrent pas à se convertir en accès de fureur. La vie simple et irréprochable de la comtesse, vivant dans la plus grande solitude, ne lui permettait pas de suspecter sa conduite ; mais il pensa qu'elle regrettait un amant : vérité cruelle, dont il voulut s'assurer ! Il prit des renseignemens, et fit courir des émissaires secrets, qui, trop fidèles à servir ses dispositions furieuses, lui apportèrent des éclaircissemens affreux.

Dès ce moment, plus de repos pour Lucile, plus de liberté même pour verser des larmes. La menace éclata ; les mauvais traitemens, le despotisme et la tyrannie se firent sentir tour-à-tour.

« ce n'est pas un père, madame, lui disait-il, que demandent vos pleurs assidus : mes soins dédaignés, mes caresses rejetées, l'oubli de mes bienfaits, m'apprennent assez la cause de vos douleurs. » –ah ! Gardez-les, ces bienfaits qui convenaient à une femme plus heureuse ; gardez-les, reprenait-elle, et laissez-moi mes larmes.

Quelle qu'en soit la cause, je sais respecter un époux. Si elle vous donne le droit de me persécuter, si vous le croyez, vous servirez mes vœux en usant de tout votre pouvoir ; car je ne puis plus trouver de plaisir que dans le changement et l'accroissement de mes peines. " depuis long-tems le coeur

de Lucile était préparé à la constance ; elle semblait non-seulement attendre, mais même desirer (comme nous l'avons dit) tous les maux qui la menaçaient.

Inflexible dans ses chagrins, elle ne fit qu'aigrir de plus en plus la fureur du comte, dont les emportemens devinrent fréquens. Quand aucune raison d'intérêt ne le forçait à se contraindre, il ne connaissait plus ces prévenances délicates, ni ces moyens doux qui captivent au moins par le noeud de la reconnaissance ; il ne connaissait pas même le remords de la sensibilité. Son front toujours dur et ténébreux ne savait s'éclaircir qu'à l'aspect de l'or amoncelé dans ses coffres. Incapable d'aimer enfin, il suivit tous les mouvemens de sa rage, qui bientôt ne connut point de bornes. Aucune plainte ne sortit de la bouche de Lucile, et loin de gémir de tant de rigueur, elle se plaisait intérieurement à la trouver légitime.

Après quatre mois de tyrannie envers la plus à plaindre de toutes les femmes, cet époux féroce partit pour Marseille, où son insatiable cupidité lui fit entreprendre un voyage, et s'embarquer pour le Levant.

Un coeur comme le sien devait-il sentir tout le prix d'une union délicieuse ?

Non sans doute. Plein du seul regret de n'avoir point fait un établissement convenable à ses vues avaricieuses, plus sensible au charme d'entasser des richesses qu'à celui de

goûter en paix, d'étendre les douceurs d'un hymen qu'il pouvait embellir à force de soins touchans, de complaisances et de tendresses, il ne songea point combien il était beau de chercher à devenir l'ami, le tendre ami d'une jeune victime qui nous fut sacrifiée sans nous aimer, sans nous connaître, et dont le coeur, souvent prévenu, refuse d'abord de partager les effusions du nôtre. Il méprisa le devoir d'époux, quitta brusquement la comtesse, sans adieux, sans regrets, et ne lui laissa qu'une somme à peine suffisante pour la faire subsister.

Si dans le cours de ses fureurs il avait paru éprouver la fièvre ardente de la jalousie, ce n'est pas qu'il eût connu les alarmes de l'amour, qui n'avait été chez lui qu'une frénésie brutale et momentanée ; c'est parce que son ame, qui ne se gonflait de poison que pour le répandre, se complaisait dans le trouble, et jouissait à longs traits des tourmens qu'il faisait souffrir.

La comtesse, restée seule, passait les journées entières à écrire à son amant ; et tous les soirs, un feu rapide dévorait le tableau triste et fidèle où s'était peint longuement le désordre de son ame.

Elle ne recevait des consolations que de l'amitié de Madame De Courmill, qui ne la quittait guère, qui se plaisait à s'affliger avec elle.

Le feu de la guerre allumé dans presque toute l'Europe, tenait constamment Milcourt éloigné de sa patrie ; mais ses lettres venaient quelquefois témoigner qu'il vivait toujours pour une amante adorée. Comme elle lui avait imposé la loi de ne lui point écrire, et ne s'était jamais permis de le faire elle-même, il avait été aisé de lui cacher quelque tems la nouvelle du mariage de Lucile, et l'on avait cru qu'il était de la prudence d'abuser cet amant passionné, dans des circonstances où la mort s'offrant à lui tous les jours, faisait plus redouter les effets de son désespoir. L'on avait réussi jusqu'à cet instant, vu les soins du comte lui-même à tenir secrète une alliance dont murmurait son avarice, et qui déjà lui pesait infiniment. Mais l'air de gêne et le ton équivoque qui régnait dans les dernières lettres que Milcourt recevait au sujet de Lucile, le remplirent d'inquiétudes et de pressentimens funestes ; il chercha à les dissiper en prenant des éclaircissemens plus certains, et fut lui-même au-devant du coup dont il devait être frappé.

Les français faisaient la guerre au fond de l'Italie ; l'armée était campée, et l'on était à la veille d'une fameuse bataille, quand il apprit son malheur.

à cette fatale nouvelle, il tombe sans couleur et sans voix ; la mort vient sur son front et dans tous ses sens ; ses amis effrayés l'entourent, lui parlent ; il leur répond par de faibles accens, par des paroles sourdes, entremêlées de sanglots, de soupirs et de larmes ; son ame voudrait s'anéantir, et

toujours est étonnée de se retrouver. Il est tour-à-tour désespéré, calme et furieux ; il ne voit que son infidelle amante ; il la hait, il l'adore, la condamne et l'excuse. Dans des instans, il voudrait déchirer le sein de cette ingrante, se baigner tout entier dans son sang, et la minute d'après, on le verrait plaintif, gémissant, mourir d'amour à ses pieds.

Il fait signe à ses amis de le laisser seul ; il veut s'enfermer dans sa tente avec sa douleur : on s'y oppose ; on craint qu'il n'attente à ses jours. " eh !

Laissez-moi, disait-il impatient, ne m'outragez point par d'injustes soupçons.

Ma vie est-elle à moi dans ce moment ? Puis-je en disposer ? ...

ne craignez pas de me laisser jouir de mes larmes. Ce n'est pas ici, c'est dans un plus noble champ que je dois et que je veux mourir ; c'est demain qu'un fer ennemi punira ce coeur d'avoir brûlé d'un coupable feu ; mais quoique la vie me soit devenue odieuse, je n'en vendrai pas moins chèrement les misérables restes ; et mon sang ne se mêlera qu'aux flots de sang que j'aurai versé. " après ce discours on ne l'observe plus ; on lui laisse le triste plaisir de pleurer seul et en liberté.

Le lendemain un jour lugubre vient donner le signal de la destruction. Mille instrumens guerriers se font entendre : les deux armées sont en présence. On se presse, on se mêle, et bientôt la plaine disparaît sous un groupe effrayant de soldats et de piques étincelantes.

Milcourt a suivi impatiemment la marche trop lente de son armée, quand elle est sortie du camp ; les ressentimens, l'amour, la vengeance errent en tumulte dans son coeur ; mais quand il voit l'ennemi, quand des sons éclatans donnent le signal de la charge générale, il n'écoute plus rien ; il presse les flancs de son rapide coursier, sort de son rang, et s'élançe au milieu des ennemis. Il brûle de s'enivrer de carnage ; son épée, semblable à l'éclair, brille, menace et détruit en même-tems. Il imprime la terreur par-tout où il passe, et les gémissemens de la mort montent autour de lui dans les airs. Trois fois il s'ouvre un passage à travers la plus épaisse colonne des ennemis, trois fois il revint par la route que lui a frayé sa valeur, ou plutôt son désespoir. Cependant, orgueilleux de son succès, il s'arrête, et laisse reposer son épée sanglante, pour rassasier ses yeux du spectacle de ses incroyables exploits.

Ses généreux efforts n'ont produit qu'un faible secours : il voit plier son armée, les siens dispersés, fugitifs, et lui seul au milieu de ses ennemis, qui respectent sa bravoure, et ne songent qu'à le saisir vivant.



Il ne voulait pas survivre à son désespoir, encore moins à la défaite de son parti ; mais la honte, l'amour de la liberté, suspendent ce projet farouche.

Craignant de tomber entre les mains d'un peuple qu'il abhorre, et sur lequel en ce moment il voudrait exercer la plus horrible vengeance, il leur échappe ; mais par une retraite lente et généreuse, foulant aux pieds guerriers abattus, coursiers expirans, renversant, immolant avec un bonheur inoui, tous les téméraires qui osent s'opposer à sa fuite. Cependant on l'entoure, on s'acharne à le poursuivre ; il va succomber, céder à la multitude qui augmente sans cesse. Un moment de réflexion fait taire son courage : il pique vivement son cheval, qui s'agite et bondit furieux ; sa rapide course fend l'escadron qui l'entourne ; une forêt épaisse le reçoit sous son ombre ; il s'enfonce dans ses détours, et bientôt se voit seul, et délivré de ses ennemis.

Le sang et la sueur ruissèlent sur son visage et sur ses habits. Il met pied à terre, et va s'asseoir auprès d'un arbre pour se reposer. Il s'étend sur le gazon, et reste quelques instans sans sentiment et presque sans vie. Il revient à lui, mais pour sentir vivement le regret de n'avoir point trouvé la mort qu'il a tant cherchée. La fureur et les sanglots le suffoquent ; il est pareil au lion percé des traits de mille chasseurs, et qui fait des efforts vains pour retrouver sa force.

Sa patrie s'offre sanglante à ses yeux, et cette image grossit son désespoir autour de son coeur. Ses regards ensuite se portent dans le passé ; il y voit l'aurore brillante de ses jours devenus malheureux, les commencemens, les progrès, les charmes d'une passion qui avait fait et qui devait achever le bonheur de sa vie.

" le voilà donc évanoui pour jamais, disait-il, le rêve trompeur qui me peignait la félicité... ingrate ! ...

qui l'aurait cru, qu'un coeur aussi naïf, aussi tendre, eût été capable du mépris des sermens les plus saints ?

Peut-on montrer tant d'innocence, et se faire ensuite un jeu de la perfidie ?

Peut-on immoler de sang-froid le coeur qu'on avait séduit, qui nous chérissait avec tant de bonne-foi ? Lucile, le tien s'est endurci contre mes cris ; car tu les as prévus ; tu les entends, et ton ame tranquille ne craint point le remords ! ... barbare ! ... puisse le ciel t'envoyer le tourment d'être abandonnée par l'objet que tu me préfères !

Puisse mon image effrayante s'attacher à tes pas, moissonner, dévorer tous tes plaisirs, s'il est possible qu'il en soit encore pour toi ! Puisse-t-elle te poursuivre par-tout, et t'arracher à l'étourdissement même de tes peines, à l'apparence momentanée de ce bonheur que tu croiras saisir

quelquefois, qui ne peut jamais exister pour une amante parjure, et qui ne sera qu'un raffinement cruel du sort pour te mieux faire souffrir ! Puisses-tu... mais non... qu'ai-je dit ? ô voeu que je désavoue ! Lucile malheureuse ! ...

non, non, tu es trop belle pour connaître l'infortune ; ton ame est fausse, mais ton visage est le siège des enchantemens ; il porte l'empreinte de la divinité, et ce serait un désordre dans la nature si tant de charmes faisaient place aux noirs soucis. Douleurs aiguës ! Chagrins poignans ! Accourez, n'accablez que moi seul ; fuyez la douleur de ma Lucile...

ma Lucile ! ... elle ne l'est plus ! ...

mais elle fut à moi ; sa bouche me le jura ; son sein s'appuya sur mon sein pour confirmer cette union sacrée...

mon coeur s'agite sous le poids qui l'opprime ; il s'élève, et réclame un bien... ah ! Un bien qu'eussent envié les rois... si Lucile n'avait point changé, si la contrainte, si des circonstances fatales ! ... eh ! L'hymen est consommé. Ce trésor est le partage d'un autre ; il ne peut plus être le mien : le seul espoir de mourir, voilà tout ce qui me reste. " le jour qui suit cette fatale journée le surprend dans ces désolantes réflexions.

Il remonte à cheval, sort de la forêt, et s'achemine vers une chaîne de montagnes qui avoisinent ces lieux.

Un fleuve tombant avec bruit d'un rocher s'offre à lui ; il s'élançe au milieu de son onde blanchissante, pour rafraîchir son corps souillé. Il laisse flotter les rênes sur le cou de son cheval, qui nage et suit le cours rapide du fleuve.

Après avoir côtoyé plusieurs collines, il apperçoit un aride vallon couvert d'arbres sauvages, et où l'horizon borné de toutes parts ne présente aux yeux qu'une étroite perspective. Ce lieu plaît à sa douleur ; il s'arrête et le considère avec délices. Il monte sur le rivage, entre dans les terres, et continue de s'abandonner au cours de ses pensées sinistres. Il laisse paître son coursier fidèle, et le premier antre qui s'offre à lui devient sa retraite.

" pourquoi le plus doux des sentimens fait-il naître tant d'amertume, disait-il ? Et l'objet qui nous fit chérir la vie, devrait-il nous la faire haïr ?

ô amour ! Si tes plaisirs étaient durables, tu serais le seul dieu de l'univers ; il n'y aurait des autels que pour toi ; la terre serait ton séjour, et l'homme frémirait en voyant le trépas.

Mais l'instant où tu mènes à l'ivresse est le signal que tu donnes au désespoir, et c'est alors qu'il vient nous saisir. Tu

n'attires nos premiers hommages que pour t'amuser des regrets qui les doivent suivre. Nous souffrons, et tu jouis. Je te maudis, fléau du monde ! Je maudis celle dont tu te sers pour m'apprendre qu'il n'est rien de si misérable qu'un coeur qui se nourrit de tes chimères, et qui croit à tes bienfaits... si elle me voyait, la cruelle ! Si elle m'entendait, elle sourirait à mes emportemens ; sa tranquille pitié insulterait à mes larmes, et serait le reproche de ma douleur : mais je veux la vaincre cette douleur insensée ; triompher, oublier ; ... oui, t'oublier, perfide ! Oublier que tu fus l'objet charmant que le ciel forma dans son plus beau jour ; oublier que ton ame fut la source délicieuse d'où coulait le pur sentiment, d'où partaient les soupirs ingénus de l'innocence, et les élans de la tendresse ; oublier que mon coeur trop simple et trop ardent, brûla pour toi d'une flamme exclusive...

que tes yeux justifiaient, mais qui n'eut point d'exemple. Que dis-je !

Je veux venger la raison et le ciel que j'outrageai par mon fol amour. Je veux... vains projets ! ... ô Lucile !

Il faut donc mourir pour t'oublier...

t'oublier ! ... quand de nouveaux feux m'embrâsent plus que jamais... ah !

Si la mort m'enlève ton souvenir, si elle m'ôte mon amour, je la redoute.

J'aime mieux vivre, aimer et souffrir. " ainsi ce malheureux amant exhale ses tristes plaintes. à mesure qu'il s'agite, il cherche à s'agiter encore : il passe alternativement de l'effroi du silence aux éclats de la fureur ; et du trouble de la fureur, au sourd frémissement du désespoir. Son ame tourmentée de noires vapeurs lutte et se débat sans cesse dans son sein palpitant.

Il demeure plusieurs jours dans cet état, qui ressemble au supplice prolongé d'une mort lente et affreuse. Il dort dans le creux des rochers ; il se nourrit de végétaux sauvages. Quelquefois il voudrait qu'ils fussent empoisonnés, et avaler le trépas avec leurs sucs amers. Une ténébreuse rêverie, un abattement morne succèdent bientôt à tant d'agitations. Il ne fait plus entendre ni les imprécations ni les cris terribles de l'amour furieux. Abîmé dans le repos d'une douleur qui se concentre et s'approfondit dans son coeur, il ne peut ni pleurer ni gémir. Il s'enfonce dans le réduit isolé d'une grotte ; il la quitte, il y rentre sans dessein, sans objet. Toutes ses idées s'absorbent dans une seule idée, et cette idée qui lie toutes ses facultés, cette seule image qui se trace trop constamment et trop vivement à son esprit, le fatigue, s'efface à son tour, et laisse tout son être dans une stupeur accablante, qui n'est ni la vie ni la mort.

Trois fois l'aurore a souri à ce triste désert, trois fois elle a vu Milcourt jeté dans le fond de son antre et abandonné à ce pénible état. Son oeil lui refuse des pleurs, et le sommeil ses pavots. Le quatrième jour un baume assoupissant coule à grands flots dans ses veines. Il dort long-tems, et son corps est rafraîchi. Son réveil, il est vrai, est celui de la douleur ; des traits aigus le percent de toutes parts ; mais il peut s'agiter sous le poids qui s'allège, et qui auparavant l'oppressait tout entier. L'amour revient avec ses poisons, la jalousie avec ses poignards ; mais il préfère ses souffrances à l'oubli de ses souffrances, une existence active et douloureuse à une calme image du trépas, à une léthargie cruelle, qui endort ses maux qu'il aime, sans soulager ses sens.

Cependant il se sent rappelé vers les lieux qu'habite son amante. Il veut la voir, lui parler, apprendre de sa propre bouche toutes les circonstances de son infidélité, lui pardonner, l'adorer toujours, si elle se justifie, et l'immoler, laver à ses yeux son affront dans le sang d'un rival, si son hymen précipité n'est que l'ouvrage de son inconstance, si l'aspect d'un amant la trouble et l'importune, si enfin un accueil froid devient l'aveu de son crime.

Il quitte cette solitude, et marche à grandes journées vers la provence sa patrie ; lieux qui lui furent autrefois si chers ; mais il ne sait s'il doit les aimer encore ou les haïr. L'espérance, la crainte, les images tantôt funestes, tantôt

séduisantes, occupent sa pensée, guident et précipitent ses pas. Il arrive dans les environs de Saint-Flour ; il demande, il s'informe, et ses questions se succèdent avec une rapidité qui ne laisse pas le tems de lui répondre. Cependant il apprend que la Comtesse D'Alibre demeure dans une des terres de son époux, et que cette maison de campagne n'est éloignée que d'une demi-journée de ces lieux.

La lumière pâle du crépuscule avait fait place aux ténèbres ; Milcourt oublie les fatigues d'une longue route ; veut partir à l'heure même, se rendre à ce château, et voir au moins les murs qui renferment Lucile. Mais comme on ne pouvait y arriver que par des chemins de traverse, par des sentiers tortueux et inconnus, il fut obligé de prendre un guide, et de ralentir sa marche, ce qui ne fit qu'irriter son impatience.

Depuis cinq heures la nuit confondait la terre avec les cieux. Ils traversaient une longue et immense forêt.

Le guide commence à méconnaître sa route. Des hurlemens affreux se font entendre à quelques pas d'eux. Le villageois frémit, et s'arrête : « tu trembles ? Lui dit le courageux jeune homme ; laisse venir tous les monstres des bois, je saurai te défendre de leur férocité. » ces paroles intrépides rassurent le guide interdit qui continue de marcher ; ils accélèrent leurs pas ; ils entrent dans un sentier rude et profond.



De nouveaux hurlemens se font entendre de plus près : une louve en furie sort d'un fossé, se jette sur le villageois qui précède Milcourt, le terrasse et l'étrangle, avant que le jeune guerrier ait pu le secourir. Un mouvement trop prompt a nui à son courage ; ses pieds engagés dans ses étriers ne se sont dégagés qu'avec peine, et n'est arrivé qu'assez tôt pour empêcher cette bête affamée de dévorer sa proie, déjà étouffée par le sang et par la frayeur. Indigné des obstacles qui l'ont empêché de sauver ce malheureux, furieux de sa lenteur funeste, Milcourt tombe à coups redoublés sur ce terrible animal, qui, se sentant blessé, lâche sa prise, se débat, et hurle d'une manière épouvantable. Ses yeux, ses narines étincèlent et menacent ; sa gueule enflammée cherche à venger les blessures qu'il reçoit ; mais le jeune homme, souple et agile, voltige autour de lui, l'éloigne, évite ses atteintes, se rapproche, le frappe continuellement d'une main ferme et sûre, et lui porte enfin des coups mortels ; trois fois il plonge son épée dans le coeur du monstre, qui roule pesamment sur la terre ; trois fois il l'en retire fumante de sang.

Milcourt, insensible à sa victoire, revient à son malheureux guide, gissant dans le milieu du sentier : il le palpe, et tâche d'entrevoir dans l'obscurité, la profondeur de ses plaies.

Il approche la main de ses lèvres déjà glacées : elles ne respirent plus.

Il la porte dans son sein ; il est immobile, et tout annonce qu'il est expiré.

« infortuné ! Dit-il, c'est mon fol amour et ma coupable impatience qui t'ont coûté la vie. Tout ce qui m'approche doit se ressentir de la malédiction qui me poursuit. » il ne craint point les dangers ; il sait les braver et les vaincre, mais le sort affreux de ce villageois lui arrache des larmes ; il en verse un torrent, et son coeur n'est point soulagé.

Cet événement terrible, une extrême lassitude qui engourdit enfin tous ses membres, l'horreur de la nuit, l'incertitude du chemin qu'il doit prendre, les approches d'un lieu qui lui sera peut-être plus funeste encore que cette forêt où il est seul, égaré, et où son oeil est fatigué de la continuelle épaisseur des ombres ; toutes ces idées, toutes ces circonstances cruelles noircissent son imagination, amènent les fantômes, et lui font croire qu'il est poursuivi par un malheur inévitable.

Cependant il voudrait découvrir quelque indice d'habitation ; mais l'amas des branches entrelacées ne laisse aucun passage à la lumière des astres.

Sa voix appelle à grands cris des secours : les échos seuls lui répondent.

« ô patience ! ô mon courage ! Disait-il, ne m'abandonnez pas : » et ils le soutinrent jusqu'à la fin.

Il marche encore sur la foi du hasard.

Il touchait à l'extrémité de la forêt, sans s'en douter. Il s'en aperçoit par un léger reflet de la lune qui commence à éclairer ses pas. Déjà il voit à découvert la voûte des cieux ; il distingue les objets, et se trouve à l'entrée d'une plaine dominée par quelques chaumières.

Il heurte à la porte d'une de ces cabanes, et s'annonce comme un voyageur égaré qui demande à être remis dans son chemin. On lui ouvre ; il raconte sa triste aventure, et témoigne ses vives inquiétudes au sujet du cadavre qu'il a laissé dans la forêt.

Il ne voudrait pas qu'il fût mangé par les animaux carnaciers. Il propose une récompense à ceux qui voudraient le suivre, enlever le cadavre, et l'apporter dans une de ces chaumières, pour y être à couvert le reste de la nuit. Ces bons villageois, qui l'ont écouté en frémissant, ne savent se refuser aux devoirs de l'humanité.

Ils vont réveiller leurs voisins, prennent des civières, font des torches de paille qui leur tiennent lieu de flambeaux ; et Milcourt, ce généreux et infatigable jeune homme, leur sert de guide jusqu'à l'endroit, qu'il ne retrouve qu'avec des

peines infinies. Il examine encore les morsures de son compagnon de voyage ; il voudrait saisir en lui quelques signes de vie ; mais le froid a gagné tout ce corps insensible, et il n'est plus d'espérance.

Les bonnes gens, frappés de ce spectacle affreux, effrayés de la grandeur énorme de cette louve, percée de coups auprès de sa victime, admirent la valeur et la force du jeune inconnu, qui est bien loin de s'enorgueillir d'un semblable triomphe. Ils se chargent du triste fardeau, et retournent à leur village. Milcourt, prêt à succomber, les suit péniblement en silence.

Déarrassé d'un soin si affligeant, il s'informe du Comte D'Alibre, et est étonné d'apprendre que toute cette forêt qu'il vient de traverser appartient à son rival ; que ces paysans sont ses vassaux, et que le château qu'il demande n'est qu'à une portée de fusil de leur village. Il apprend, avec une nouvelle surprise, que la comtesse demeure seule dans cette terre, et que son époux est absent depuis quelques mois.

Son coeur ne peut suffire à la foule des sentimens qui le remplissent. Consumé d'ailleurs, épuisé de maux et de fatigues, il se laisse aller sur un lit d'herbages frais que lui ont préparé ses hôtes ; et le sommeil, pendant quelques heures, engourdit ses peines.

Le bruit des travaux champêtres le rappelle à ses ennuis. « jour funeste, dit-il en ouvrant la paupière, tu vas sans doute éclairer de nouveaux malheurs. » il se lève, et ses premières inquiétudes se portent sur l'infortuné qu'il a conduit au trépas.

Après avoir songé à lui faire rendre les derniers devoirs, et reconnu le zèle de ces paysans qui avaient exercé si généreusement envers lui les secours de l'hospitalité, il sort de la chaumière, l'esprit flottant dans une incertitude que rien ne peut fixer.

Bientôt il découvre de vastes avenues plantées en alignemens réguliers, des enclos fertiles, où tout annonce l'opulence et l'industrie, et que le soleil échauffe de ses premiers feux.

Déjà ses rayons naissans dorent la cime des peupliers ; déjà ils s'entassent sur les pavillons et les tours du château placé sur une colline éminente qui domine le sommet des bois.

Son aspect soudain frappe les regards du jeune guerrier. Il s'arrête interdit, et ses genoux tremblans ployent sous son corps, qu'un violent frisson vient saisir.

C'est là que réside la comtesse, et il n'ose en croire les tressaillemens de son coeur. Que va-t-il faire ? Lui

écrivra-t-il pour lui annoncer son retour ?

Ira-t-il lui-même la surprendre, lui demander compte de la foi qu'elle lui jura, et faire éclater son inutile désespoir ? Le premier parti lui paraît celui qu'il doit suivre, et il s'y fixe.

Malgré sa faiblesse, il s'achemine vers une maison qu'il aperçoit, et qui lui semble une des fermes du château. Là il trouve les moyens d'écrire, et faire tenir à la comtesse ce billet dicté par le délire de la passion.

« un être gémissant, trop heureux autrefois, trop à plaindre aujourd'hui, oublié, méconnu de vous peut-être, qui pourtant eut des droits chéris de vous, qui devrait en avoir encore, mais qui ne veut plus faire valoir que ceux que donne l'extrême infortune sur les coeurs les moins sensibles ; ce malheureux qui vous aima... qui n'a pu se vaincre, qui rougit de sa faiblesse, et pourtant se plaît à vous la montrer... eh bien ! Il est près de vous, il en attend une légère faveur ; que dis-je ? Ce sera un bienfait éclatant dont il vous bénira, dont il bénira le destin qui dans ce moment lui sera trop favorable. Il voudrait vous voir, vous adresser une dernière fois les soupirs et les larmes de son coeur, tomber à vos pieds, vous demander pardon, s'il le faut, des maux que vous lui faites, et dont il ose se plaindre. Il voudrait baiser encore cette main qui lui fut promise, et qui lui est si odieusement ravie, y imprimer tout le feu de son

amoureux désespoir, y succomber, et y laisser le brûlant et dernier souffle de sa vie et de sa flamme... » quelle révolution ne dut pas faire cet écrit dans l'ame de la comtesse !

Son amour qu'elle n'avait point cherché à éteindre, mais qui n'était plus qu'une langueur touchante, qu'un abandon douloureux et tendre qui la menait doucement au trépas, reprend toute sa véhémence. La pitié, le remords qui se joignent aux vives agitations de la tendresse, viennent ajouter à la violence des nouveaux combats qu'elle éprouve. Revoir Milcourt, ô joie qui la transporte ! Mais qu'il faut étouffer. Espoir enchanteur qui la séduit un instant ! Mais que l'austère vertu lui arrache avant qu'elle en jouisse. Si elle en croyait ses premiers mouvemens, elle volerait dans les bras de son véritable époux ; elle irait mourir dans des embrassemens dont elle se peint l'ivresse ; mais au milieu de ces desirs impétueux, elle ne peut étouffer la voix terrible du devoir. Elle songe qu'elle a à redouter l'oeil de l'envie toujours prête à lancer ses serpens ; elle songe qu'elle doit en se respectant elle-même, respecter la cendre d'un père ; que le témoignage d'une vie sans reproche doit la consoler des injustes rigueurs d'un époux inflexible ; enfin qu'elle doit le sacrifice de son repos à la loi qui l'enchaîne à son tyran.

Elle reste vaincue par ces réflexions foudroyantes, et tous ses transports sont réprimés. Elle fait à son amant cette réponse qu'elle lui envoie presque effacée par ses larmes.

" je voudrais qu'il me fût permis de tracer avec mon sang ces caractères, les seuls que vous aurez reçus, et les derniers que vous recevrez de moi.

L'instant qui vous amène est celui que je redoutais ; non que je vous aie jamais trahie, hélas ! Je me suis trahie moi-même ; mais parce qu'il m'est affreux de vous savoir dans ces lieux quand il m'est ordonné de vous fuir...

je n'ai jamais changé, j'en atteste le ciel et mon coeur ; mais il est des obligations saintes, inattendues qui rompent les sermens, et brisent les noeuds les plus chéris ; la nature commande à l'amour, et je me suis immolée pour un père. Fatal et inutile sacrifice ! ...

il ne m'est resté que le regret de l'avoir fait. ô mon cher Milcourt ! Le jour où je me vis accablée des fers que je m'étais donnés, et perdue à jamais pour mon amant, ce jour vit ma flamme pour toi arriver à un degré inexprimable.

En n'espérant plus, je brûlai davantage.

Quand je pouvais encore porter le nom de ton amante, j'habitais un monde riant, je jouissais dans l'avenir ; mais dès que j'eus perdu l'espoir d'être à toi, je ne connus plus rien à mon existence, ni au but de mon existence, et je desirai l'anéantissement.



Je me trouvais jetée dans une région nouvelle, où le jour funèbre de la douleur fut le seul qui m'éclairât. Ton souvenir m'apprit que j'existais encore. Je pensai continuellement à toi, et je n'eus point d'autre plaisir... je n'en ai point d'autre encore... ô mon unique bien ! Dussé-je être criminelle aux yeux de toute la terre, mon coeur s'élancera vers toi dans le silence, tant qu'il battra dans mon sein ! Rien ne peut contraindre et resserrer la flamme dont il se plaît à être consumé. Mes actions appartiennent au préjugé, et ce qu'il y a de passif en moi se soumet à l'opinion : c'est tout ce qu'on peut exiger de l'humaine faiblesse ; mais mon ame active et indépendante méconnaît le joug, et cède sans remords à ses penchans les plus doux.

Toujours pleine de ton image, elle t'irait chercher au bout de l'univers.

Ce pouvoir ne peut lui être interdit...

ce sera donc là désormais mon unique bonheur ? ... oh ! Pourquoi es-tu venu quand je suis condamnée à ne plus te revoir ? Je supportais mes peines, et ton retour me les rend horribles.

Ma douleur paisible m'allait ouvrir, sans bruit, la porte du tombeau, et peut-être je vais mourir désespérée ; car tu ne peux rester plus long-tems dans ces lieux. Il faut fuir, mon cher Milcourt, il le faut ; puisse la main du tems essuyer tes

larmes, comme celle du trépas va sécher les miennes ! ... nous ne nous verrons plus, mon doux ami ! ... adieu...

mon ame se perd dans les ténèbres...

on dirait qu'elle se dissipe... mes doigts languissans refusent de continuer.

Adieu pour jamais... n'abusez pas de cet écrit... " elle envoie cette lettre, et tremble d'être obéie. Un charme puissant l'attire vers son amant ; elle se meurt du tourment de ne le pas voir, et la privation qu'elle s'impose est si pénible, que l'effort de la sagesse l'emporte de bien peu de chose sur celui du desir.

Milcourt reçoit cette réponse, et mille serpens le déchirent. Son ame s'embrâse, et, dans sa violence, tout son corps la contient à peine. Elle m'aime, dit-il, et elle m'ordonne de fuir : la barbare ! ... espère-t-elle irriter mon fol amour, cet amour que j'abhorre, et s'amuser de mon désespoir ? ...

ô crime ! ô vengeance ! ...

l'infidelle ! ... qui l'eût cru, que mon bonheur serait de la haïr ? Je mourrai, ajoute-t-il, mais ce sera du regret de l'adorer encore. " il voudrait rappeler sa raison, se vaincre lui-même, et avoir à s'applaudir de la plus belle et de la plus difficile de toutes les victoires ; mais ce triomphe est

au-dessus de ses forces ; il rougit, il s'indigne de son peu de courage : efforts superflus ! Le trait destructeur de son repos pèse sur son coeur, le brûle, s'y attache plus fortement à mesure qu'il veut l'en arracher.

Il écrit une seconde lettre, dans laquelle se peint l'amant emporté. On se permet de lui répondre encore ; on lui détaille les motifs de ce cruel engagement contre lequel il réclame avec tant de fureur ; on lui fait voir l'imprudence et l'injustice de ses transports, qui exposent celle qu'il aime à l'opprobre qui suivrait l'oubli de sa gloire, et l'on finit toujours par exiger son éloignement.

Ce dernier écrit le rend à lui-même, et fait couler au fond de son coeur le doux poison de l'espérance. Il attend d'un autre instant ce qu'il ne peut obtenir de celui-ci. Il pourrait mépriser les défenses de la comtesse, et se présenter brusquement à ses yeux ; mais il veut combattre ses résistances, vaincre ses scrupules, et obtenir son aveu avant de s'enivrer du ravissement de la voir. D'ailleurs, il ne se déguise point les ménagemens infinis qu'exigent d'elle son rang, les bienséances et sa situation. Cependant il n'obéit point à l'ordre de s'éloigner, il reste dans les environs du château, et cette ferme où il est devient son asyle.

La timide comtesse se défiait de son coeur, et craignait avec raison les suites d'une première entrevue ; elle eut la force de résister deux jours, pendant lesquels l'amoureux

jeune homme sut contenir son impatience ; mais ce calme n'était autre chose que le sommeil de la fureur.

Après avoir cherché vainement à séduire Lucile avec tous les sophismes et toutes les subtilités d'un esprit que la passion égare, il perdit toute modération, et s'abandonna à l'impétuosité d'un caractère bouillant, aigri par trop d'obstacles. Il se répandit en menaces, et fit craindre les plus terribles excès.

« je n'écoute plus rien : ou vous voir, ou mourir, voilà le cri de mon coeur. » ces redoutables mots, qui achèvent sa dernière lettre, vont retentir dans l'ame de la comtesse ; elle frémit ; et, dans l'égarément de ses vives alarmes, cet imprudent billet échappe à sa main tremblante. « il faut donc céder, homme incrédule et tyrannique ; il faut payer de l'honneur les preuves de mon amour et ton retour à la raison. Eh bien ! Sois satisfait. J'ose faire un pas dans le chemin de l'opprobre... vers le milieu de la nuit, trouve-toi dans cette allée touffue du parc qui aboutit aux murs du jardin, tu y verras celle dont tu veux faire ta victime. » Milcourt ne se connaît plus : l'accent d'une joie vive et subite part du fond de son ame, qui s'ouvre toute entière à l'enchantement. Cet accent se fait entendre à tous ces bons villageois parmi lesquels il habite. Il les bénit, les embrasse, et fait tant d'extravagances, qu'ils finissent par craindre que sa raison ne soit aliénée.

Le crépuscule du soir commence à peine à rembrunir les campagnes ; déjà il erre autour de l'enceinte des murs qui renferment sa maîtresse. Il invoque l'arrivée des ombres, et demande à genoux la faveur des cieux, pour qu'ils le laissent jouir de toute la félicité qui lui est promise. Elle lui paraît trop grande ; il tremble qu'elle lui soit ravie. " astre des nuits, disait-il, que ta marche est lente ! Tu éternises chacun de mes instans. Ah !

Précipite ton cours ; ne m'envie pas l'heure délicieuse qui va m'égaliser au plus heureux mortel ; vole et amène mon bonheur ! ô mort ! Respecte mon être ; tu serais bien cruelle, si tu me frappais dans ce moment. « déjà il se promène sous les ombrages indiqués ; il s'arrête au bruit du zéphyr qui balance un rameau, qui caresse une fleur ; au mouvement d'un brin d'herbe, qu'en marchant son pied incline vers la terre. La nuit est au milieu de sa course, et à chaque minute il croit reconnaître la tendre voix de Lucile. » elle m'appelle, « dit-il ; il écoute, et la scintillation des étoiles n'est pas aussi rapide que les battemens de son sein ; mais les vents qui soufflent dans les airs n'apportent à son oreille qu'un murmure confus. Il continue d'errer impatientement dans cette allée sombre. Une issue fermée, qui conduit aux jardins, s'offre à sa vue. —» c'est par-là qu'elle va venir, " ajoute-t-il ; et son oeil, attaché sur cette porte long-tems immobile, la voit enfin rouler sur ses gonds, trop lents à lui offrir l'objet qu'attendent ses regards et son ame avide.

C'était en effet l'infortunée comtesse qui s'avançait languissamment appuyée sur une suivante fidelle.

Que vont devenir ces tendres amans ? ... leurs bras par un mouvement invincible, par un instinct charmant auquel ils ne peuvent résister, s'entrelacent et se serrent étroitement ; mais leurs coeurs élancés l'un vers l'autre, se sont joints avant que leurs corps se soient unis dans de chastes embrassemens. Ils ne desirent plus, ils jouissent trop pour soupçonner, pour desirer d'autres jouissances.

Lucile bientôt laisse couler deux ruisseaux de pleurs qui baignent le visage de son amant : il s'enivre de ces pleurs délicieux ; il y mêle les siens. « ô moitié de mon ame ! Dit-il, on ne meurt pas de plaisir, car je serais mort dans tes bras. » ils ne peuvent rendre que de faibles accens, ou plutôt ils craignent de prononcer des paroles ; l'expression la plus vive serait de glace, et nuirait à leurs sensations.

Ils font quelques pas en silence, soutenus l'un par l'autre ; et tout le tems qu'ils restent ensemble se passe en serremens de mains et en soupirs.

Cependant, au milieu de ce délire voluptueux, la réflexion poignante trouve accès dans le coeur de Lucile. « qu'ai-je fait, disait-elle ? Cruel amant ! Où m'as-tu conduite ? Hélas ! à l'oubli de mes devoirs les plus saints, à ma perte peut-être. –si les instans sont précieux, en dois-tu donner

un seul aux alarmes ? Soyons avarés des minutes ; nous les devons toutes à la tendresse. Profitons du bienfait des cieux, à qui nous devons le bonheur d'être ensemble ; et si je te suis cher, ne songe qu'à m'enivrer du plaisir de l'entendre de ta bouche. » — ah !

Si l'amour à l'épreuve de tous les combats de la raison pouvait expier l'égarement où je me livre, je cesserais d'être criminelle ; tu me verrais toute entière à mon sentiment, m'en remplir, m'en occuper sans cesse ; mais je tremble de ne plus lever un front innocent. La joie de t'avoir vu pourra seule adoucir le reproche de mon imprudence. Heureuse si c'est la dernière, et si le remords peut s'endormir dans mon ivresse ! " les heures si longues pour ceux qui attendent, si courtes pour ceux qui jouissent, volent avec rapidité pour nos deux amans, forcés enfin de se séparer.

Ils voudraient que le tems suspendît son vol, et que la nuit laissât ses favorables ombres peser encore sur l'univers.

La comtesse avait résolu de ne voir Milcourt qu'une fois ; mais que sont les projets d'un coeur depuis long-tems vaincu ! Ils ressemblent aux feuilles de l'arbrisseau que détache et emporte le plus léger souffle aux branches du saule, combattues quelque tems par les ondes, et bientôt entraînées par elles.

Un premier rendez-vous en amène un second ; un second, un troisième ; et bientôt ces amans aveuglés finissent par se voir tous les jours. Leurs entrevues sont innocentes, il est vrai : ils ne font et n'imaginent rien de criminel ; mais osent-ils répondre d'eux-mêmes ?

Le doux langage des ames ne peut-il pas réveiller la voix tumultueuse des sens ? On le sait trop ; la grande sensibilité mène à la faiblesse ; et nos deux amans trop tendres, trop épris l'un de l'autre, se voyent trop souvent, se livrent avec trop d'abandon à l'émotion de leurs coeurs, pour ne pas finir par devenir coupables.

Il est inutile de jeter un voile sur le tableau qui va suivre. L'intolérant farouche le blâmera sans doute ; mais l'homme sensible y donnera des larmes, et dira : « peut-être j'aurais fait comme eux. » c'était dans la saison où le feu qui féconde la nature échauffe aussi tous les coeurs. Le plus beau des jours avait amené la plus belle des nuits. Milcourt, conduit par Lucile, parcourait avec elle les magnifiques jardins du château. Ils s'égarèrent dans tous les détours de cette enceinte fleurie, et foulèrent d'un pied léger les pelouses et les tapis verts. Suivre le cours d'une onde qui soupire doucement entre les roseaux qu'elle caresse ; se perdre dans des labyrinthes sinueux, dans des bosquets sombres ; reparaître sur les bords d'un bassin de crystal, qui répète les astres mobiles et l'azur d'un ciel serein ; s'arrêter aux pieds d'une cascade, et se baigner avec délices dans les vapeurs humides



et rafraîchissantes que répand au loin la chûte écumeuse des eaux ; errer en silence autour des groupes voluptueux qui décorent ce séjour, les contempler à la lueur argentée de la lune, et pousser des soupirs ; revenir dans des parterres humectés de la rosée bienfaisante, qui exhalent à grands flots des nuages embaumés, et se reposer sur des lits de roses ; telles sont leurs premières jouissances en entrant dans cette paisible retraite.

Les yeux de Lucile, tantôt se promènent sur la verdure émaillée, tantôt se fixent sur son amant, et quelquefois s'éclipsent sous deux longues paupières, comme pour se dérober au charme dangereux de le trop voir.

« que ces lieux sont beaux, disait Milcourt ! Qu'il serait doux de les habiter toujours avec toi ! Parcourons-les encore, et continuons de les admirer. –pour la première fois ils m'enchantent, » reprend Lucile avec un soupir ; et ils se lèvent et dirigent leurs pas vers des bocages odoriférans ; mais leur marche est plus lente. Les appas de cette solitude, l'ombre qui s'épaissit, la pureté de l'air, la fraîcheur, le calme de la nature, les ont jetés tous deux dans un trouble confus. Ils n'apperçoivent plus l'enchantement du lieu ; ils ne sentent que l'ivresse d'être ensemble.

Ils ont besoin de l'appui l'un de l'autre.

Abandonnés à l'instinct qui les guide, ils sont attirés vers un berceau qui s'arrondit sous des touffes de myrthe et de jasmin, et où la terre est semée de mille autres fleurs diverses. Ils s'enfoncent dans l'ombre épaisse de ce réduit ; ils y respirent de nouveaux feux avec des torrens de parfums, et leurs pas y restent enchaînés par une force irrésistible.

C'est dans ce moment que s'enfuit le desir timide, pour faire place au desir impétueux. Milcourt plein d'une flamme vive et inconnue, cherche à la communiquer. Il frémit, il espère, il exige, il ose. Son audace, faible encore, n'est combattue que par des mains tremblantes, qui attirent en même-tems qu'elles repoussent par de molles langueurs, par des regards étincelans de larmes amoureuses, et par de timides reproches qui s'exhalent avec une haleine enflammée.

ô vertu ! Ta victime t'échappe, ta voix reste sans force et sans pouvoir ; l'amour écarte ton fantôme importun.

Les ris attendrissans, les pleurs du plaisir, les doux élans, les soupirs de l'ame, les extases divines viennent en foule, et prennent la place des soucis.

Ils sont cachés à tous les regards, ces tendres amans ; mais des accens indiscrets se font entendre, et ces accens imitent les sons mourans d'une lyre harmonieuse qui exprime le

délire d'un coeur ivre d'amour.

Que vois-je ? La volupté plane mollement et se fixe avec complaisance sur ce berceau solitaire : elle souffle et répand au loin l'ambrosie ; le feuillage s'agite et murmure, les cieux s'embellissent encore... dieux ! Frémissons, et ne voyons pas leurs plaisirs, de peur qu'un imprudent transport ne nous fasse dire : *ils sont trop heureux ; ils ne peuvent être coupables*. la nuit étendoit encore son voile discret sur la nature. Nos deux amans ont regagné l'extrémité des jardins, et déjà se sont séparés.

Milcourt n'habite plus le séjour des hommes ; il se sent porté sur une nuée voluptueuse, et son ame agrandie vole dans un nouvel hémisphère. Il voit au-dessous de lui les puissances et les rois ; il marche l'égal d'un dieu.

Cependant il s'éloigne à regret de l'enclos délicieux qu'il vient de quitter.

Il s'arrête et se retourne sans cesse. Un charme aussi doux qu'invincible le ramène aux pieds des murs. L'amour qui l'observe et l'inspire, lui fait trouver un passage ; il est rentré dans les jardins.

La volupté le guide à travers ces bosquets, témoins paisibles de ses plaisirs, et lui fait retrouver ce berceau charmant où le bonheur vient de luire à son ame encore

étonnée de l'avoir goûté. Il soupire en y entrant. " asyle heureux de ma félicité ! Dit-il, que ne puis-je te changer en un temple divin !

J'y dresserais un autel à ma bien-aimée, et tous les jours j'y apporterais l'encens de ma tendresse et les hommages de ma reconnaissance. " il dit, et se couche parmi les fleurs.

Il imprime ses lèvres sur le gazon où s'est reposée Lucile. Il cherche si elle n'y a point laissé quelques parcelles de son être. « c'est là, disait-il, que tombaient à longs plis les ondes de ses cheveux : ici ont coulé ses pleurs ; ces violettes se sont courbées sous les battemens de son sein. » et dans ces endroits il redoublait de baisers.

Il s'assoupit au milieu de ses idées touchantes, et le sommeil laisse tomber sur ses yeux ses tranquilles pavots.

Lucile rentrée dans ses appartemens, n'y a trouvé qu'une vaste solitude. ô fatalité d'une passion qui n'a plus de bornes ! Elle s'inquiète, et c'est de ne plus voir son amant. Elle est tranquille sur l'égarement où elle vient de se précipiter ; un charme heureux et funeste lie ses sens et son ame, jette un voile sur l'avenir, éloigne le remords et prolonge son ivresse.

Elle se laisse aller sur un lit de repos, et sent aussi couler dans ses veines un baume assoupissant qui la berce dans des

rêves enchanteurs.

L'aurore étalait sa pourpre brillante ; la comtesse se réveille au milieu des illusions les plus douces. Si elle éprouve des alarmes, le tableau riant de ses plaisirs passés les dissipe bientôt, comme l'aspect du soleil chasse les nuages orageux.

Le même instinct qui a ramené Milcourt au berceau solitaire, ce même attrait y conduit aussi Lucile. Elle descend dans ces jardins morts autrefois pour elle, et qui ont pris une nouvelle vie à ses yeux. Elle y jouit de la fraîcheur du matin, du ramage des oiseaux, et respire à longs traits l'encens de la nature. Cependant elle s'aperçoit de l'absence de son amant. " ces parterres sont délicieux, cet asyle est un nouvel éden, disait-elle ; mais il y manque quelque chose : cher amant !

Je jouis de la sérénité que ta présence a répandue sur ces lieux ; mais viens toujours les embellir, car sans toi le charme s'évanouiroit bien vite. « elle arrive au réduit où Milcourt repose négligemment couché sur l'émail des fleurs. Les feuillages qui se courbent et se balancent doucement sur sa tête, semblent protéger son sommeil. Un vent frais agite légèrement ses cheveux, et fait voler des feuilles de roses sur son visage. Elle frémit d'abord de la crainte qu'il ne soit aperçu dans ces lieux ; mais bientôt elle s'arrête immobile, enchantée : dans ce tendre abandon, que son amant lui paraît

adorable ! » que vois-je ? Dit-elle, c'est l'amour qui sommeille. " elle s'assied à ses côtés ; appuyée sur ses mains, dont la blancheur contraste agréablement avec le verd du gazon, elle contemple, elle admire, et ses sens trop émus la jettent dans de nouveaux transports. Elle s'approche de plus près, et jette sur lui des essences délicieuses ; elle l'échauffe de son souffle, qui le dispute aux parfums les plus doux. Elle voudrait plus sans doute, elle tremble de causer son réveil.

Elle avance, elle n'ose, elle hésite, elle brûle. Cependant un mouvement l'emporte, et bientôt une bouche enflammée caresse et parcourt légèrement ce visage où se trace le sourire du bonheur.

Le feu de ses baisers pénètre Milcourt.

Son oeil qui s'ouvre languissamment cherche la lumière, et la trouve dans les yeux de sa belle maîtresse. Il lui tend les bras, l'attire et l'entoure fortement. Céleste noeud, qui fait passer dans deux coeurs un seul et même être, tu les tiens encore enlacés et confondus !

" rien n'est beau que toi dans la nature, disait-il au sortir de son ivresse : rien ne pourra désormais t'arracher à moi : tu m'appartiens, j'en crois mon coeur, mes transports, ce berceau qui nous favorise, et ce ciel serein qui rit à nos plaisirs. –si j'en croyais aussi mon coeur, reprenait Lucile,

j'irais, dédaignant le cri des loix, la clameur des hommes, réclamer contre un injuste aveu surpris à ma tendresse aveugle pour un père qui ne voulait pas mon malheur ; j'irais briser à la face de l'univers, un lien que j'abhorre, pour me donner toute à toi, aux yeux même du tyran qui justifie la haine qu'il m'inspire ; mais une voix plus forte que celle du sentiment crie et m'accuse : cette voix m'épouvante ; hélas ! Porterai-je encore la chaîne que je me suis imposée ?

Je ne le pourrai plus ; je le sens à l'horreur que j'éprouve ; je ne le dois plus. Le remords m'en fait un crime. ô mon ami ! éloignons des images cruelles ; que ton amante oublie par toi les maux qui lui viennent de toi : sauve-la du désespoir. " il lui répond par les baisers les plus doux, les caresses les plus tendres, par les vives assurances d'une passion capable de tout entreprendre, de braver les obstacles, les périls et la mort.

Les feux du soleil commençaient à embraser l'horizon : ils sont encore ensemble.

Ils oublient, et que les heures s'écoulaient, et le danger d'être surpris ; et ce n'est qu'avec regret qu'ils se séparent.

Milcourt enfin retourna dans le sein de sa famille, qui demeurait, comme nous l'avons dit, à quelques lieues dans ces cantons, et qu'il n'avoit pas vue depuis long-tems ; mais son amour le rappelait sans cesse auprès de sa maîtresse

chérie. Il faisait de fréquens voyages au château du Comte D'Alibre, et les jours qui n'étaient point embellis par la présence de Milcourt, étaient pour la comtesse des jours de ténèbres et de tristesse.

" ô mon ami ! Disait-elle, ne t'éloigne plus, si tu veux que je vive ; quand tu me quittes, l'espérance m'abandonne, et elle ne revient qu'avec toi. Loin de toi j'éprouve des déchiremens inexprimables...

tes bras sont mon seul refuge contre le désespoir. " ô inconcevable vicissitude de l'esprit humain ! Cette femme autrefois si forte, qui s'était immolée si héroïquement pour un père, qui chérissait sa gloire, qui, sans dompter son amour, s'était promis au moins de ne plus voir son amant, aujourd'hui faible et malheureuse victime d'une flamme criminelle, se livre avec emportement à l'impulsion qui l'entraîne vers l'abîme.

Bientôt ils perdirent de vue tout ménagement et toute bienséance ; ils se virent publiquement avec une assiduité dont s'applaudirent l'envie et la vigilance perfide. Il y avait long-tems qu'ils vivaient dans cette sécurité funeste. Toujours hors d'eux-mêmes, ils ne faisaient pas une seule réflexion sur les suites de leur intrigue.

Ils jouissaient de leur félicité trompeuse sans la connaître, sans se douter des maux qu'elle leur préparait, et sans avoir



un seul de ces momens tranquilles où l'ame se rendant compte à elle-même, et s'écoutant dans le silence des passions, s'éclaire enfin sur ses propres faiblesses, entr'ouvre le rideau de l'avenir, voit les événemens et les revers, apprend à les craindre, et cherche à les éviter.

Ce sommeil de la raison fut court, chez la comtesse sur-tout, dont l'ame n'était point faite pour le crime. Cependant il fallut qu'une main céleste s'appesantît sur eux pour les désenchanter l'un et l'autre. Lucile s'apperçoit que dans quelques mois elle deviendra mère, et il y en a plus de dix que son époux est absent... le bandeau tombe ; l'effroi la fait tressaillir, et les idées de honte et d'infamie viennent, comme des éclairs rapides, dessiller ses yeux et frapper son ame.

Milcourt arrive, et la trouve abîmée dans un déluge de pleurs. " oh !

Viens, dit-elle en l'appercevant, viens détester notre aveuglement et nos criminels plaisirs. Des larmes de sang, ta vie ni la mienne n'effaceront pas l'opprobre dont tu me couvres.

—quel nuage obscurcit ton front, ô moitié de ma vie ! Quel nouveau malheur, quel trouble t'agitent !

—ne le vois—tu pas aux cris de mon coeur navré, aux tressaillemens de mon sein ? Les entends—tu ces tressaillemens et ces cris ? C'est la voix de la nature qui se fait jour à travers mes entrailles. Père infortuné !

Car tu vas l'être ; c'est un objet de tendresse et d'horreur que le ciel a créé dans sa colère, et qui déjà nous reproche l'existence fatale que nous lui préparons. —qu'entends—je ! ...

tu deviendrais mère ?

—oui, je porte dans mon sein le fruit de nos égaremens. Criminels envers le ciel, envers les hommes, envers nous—mêmes, nous avons troublé l'ordre établi, et méprisé les conventions sacrées de la société, nous avons joint l'audace à la sécurité du crime ; nous pouvions nous aimer toujours, goûter, sans être unis, des jouissances que le ciel n'eût pas désavouées, et nous nous sommes assimilés aux plus vulgaires amans ; nous avons mis le desir effréné à la place des soupirs de l'ame ; nous avons substitué la passion à la délicatesse, et l'ivresse des sens à cette volupté spirituelle qui déifie l'amour, et élève deux êtres ainsi rassemblés au—dessus des autres humains. Nous nous sommes endormis sur les bords d'un précipice en en contemplant le profondeur. ô songe cruel ! Sommeil de mort ! Avez—vous pu durer si long—tems ? Hélas ! Je me réveille aujourd'hui au milieu de l'opprobre et de l'horreur, ayant à pleurer à—la—fois sur mon innocence perdue, sur le

sort qui me rend la juste victime des loix, et sur les désastres qui nous attendent. –non, non, tu n'as point à craindre les malheurs que tu prévois ; ton amant saura t'en garantir. Toi, ma Lucile, toi, la victime des loix, quand tu as suivi les plus saintes de toutes ! Eh ! Que sont les autres auprès de celles de la nature ?

Une tyrannie, un despotisme, qui cherche à tromper les vues de l'être-suprême, et à dégrader son plus bel ouvrage. Non, tu n'es point criminelle.

Quel est le coupable aux yeux de la raison ? C'est le vil esclave des préjugés, c'est l'être passif qui se courbe sous la chaîne destructive de l'opinion, et se plaît à s'en entourer ; mais l'être sublime et fort qui sait s'affranchir de toutes ses entraves, qui ne suit qu'une loi, celle de son coeur épuré par la raison, qui ne connaît qu'un mépris, celui des erreurs et des terreurs humaines, qui ne connaît qu'un devoir, celui de fuir les esprits faibles, de braver les oppresseurs, et de renverser audacieusement tous les obstacles à la félicité que lui indique la nature ; voilà, ma bien-aimée, voilà l'homme vertueux.

Que ce dernier tableau soit le nôtre.

La vie est bornée à un instant qui s'écoule, et tu la passerais dans les fers d'un tyran ! Non, non, mon amour reprend son empire. Donne-moi le nom d'époux ;

laisse-moi m'enivrer du bonheur d'être père. ô ressource inépuisable de l'amour ! Nous l'étendrons sur un nouvel être, ce sentiment délicieux qui remplit nos ames ; nous prodiguerons notre tendresse et nos coeurs à cet objet touchant, comme nous nous les prodiguons, et nos noeuds en seront plus resserrés. Hâte-toi, ma Lucile, hâte-toi de mettre au jour ce dépôt précieux, qui ne sera confié qu'à ton amant. Que dis-je ? Il ne sera confié qu'à toi. Tes bras seront son berceau, ton sein le nourrira, et nos soins et nos caresses le feront sourire à la vie. ô Lucile ! Tu vas avoir de grandes fonctions à remplir ; aucune considération ne peut désormais t'en dispenser ; dégage-toi d'un lien que tu dois rompre ; viens avec l'époux que depuis t'avait nommé le ciel : fuyons ensemble sur quelque plage inconnue, où nous vivrons tranquilles et fortunés, loin de la scène universelle, et indépendans des caprices d'une foule exigeante. " ainsi l'insensé jeune homme cherchait à séduire la comtesse par des argumens aussi spécieux qu'absurdes.

Elle n'en fut point abusée : le prestige était fini, et l'image cruelle qui la poursuivait sans relâche, ne laissait plus son coeur accessible à l'illusion.

" sophiste mal-adroit, lui disait-elle, tu frémis toi-même du crime que tu me proposes, et tes soupirs démentent ta prétendue fermeté. Ah !

Suivons plutôt notre destinée l'un et l'autre ; elle est inévitable, et nous la subirions tôt ou tard. Crois-moi, l'habitude du crime mène à l'endurcissement, et c'est de-là que naît cette orgueilleuse philosophie que l'on prend pour de la vertu, que tu affectes, et qui n'est point encore en toi. Ah, mon ami ! Redoute cet état cruel de l'ame ; il est le dernier pas qui reste à faire à l'iniquité ; et quand elle est à son comble, le ciel, quelquefois lent, mais toujours attentif à punir le désordre et le mal, exerce enfin sa vengeance sur l'enthousiaste insensé qui a méconnu sa justice et frondé ses décrets. " il fallait cependant que la comtesse prît un parti. Accablée du jour terrible qui venait de l'éclairer, elle ne savait que résoudre. Elle avait envie de céder à tout son désespoir, et d'attendre paisiblement l'orage au fond de son château.

Son amant réussit à la détourner de ce projet, et il fut résolu qu'elle irait passer quelque tems chez sa parente.

Lucile répandit ses pleurs et son secret dans ce sein compatissant, qui s'ouvrit pour les recevoir. Madame De Courmill, trop faible, trop bonne pour s'exhaler en reproches amers et superflus contre sa nièce, ne sut que la plaindre, que gémir avec elle, et ne songea qu'aux moyens de la tirer de ce gouffre de maux.

Ses soins généreux consolèrent un peu la comtesse, qui, dans quelques mois, accoucha très-heureusement d'un fils,

qu'on fit nourrir secrètement dans une campagne voisine.

Que de caresses tendres lui firent nos deux amans avant de le confier à des mains étrangères ! Ils semblaient se disputer le triste plaisir de lui donner le dernier baiser. " être innocent et malheureux, disait Lucile, faut-il que l'opprobre enveloppe ton berceau ? Que les saints noms de père et de mère soient un crime pour ceux qui t'ont donné la vie ? ... grand dieu !

Protège son enfance, et sauve-lui l'horreur de se connaître un jour. " malgré ses douleurs, la comtesse reprenait de la force et de la santé.

Elle dut son rétablissement aux soins infatigables de sa tante et de son amant, attentifs à éloigner le désespoir toujours prêt à la saisir, et à cette constitution heureuse qui semble présager une carrière longue et fortunée qui aide à goûter le bonheur, mais qui le plus souvent ne sert qu'à prolonger les souffrances de la vie.

Le souci rongeur resta au fond de son ame. Toujours elle avait son crime devant les yeux : elle le détestait ; elle éprouvait tous les déchiremens du repentir. Elle eut la force de ne plus succomber ; mais elle n'eut pas celle de cesser de voir l'auteur de ses infortunes, qui s'obstinait à combattre son esprit et son coeur pour l'engager à fuir avec lui. « l'homme est un être bien misérable, disait-il, si la liberté

n'est qu'un avantage chimérique, s'il doit au caprice et à l'opinion de ses semblables le sacrifice de ce droit naturel et sacré qui le distingue des autres animaux, s'il ne peut disposer de son coeur, suivre à son gré le penchant qui le mène vers son bien-être, et secouer une chaîne dont il est le maître de s'affranchir ; s'il ne peut enfin quitter un sentier laborieux et pénible dans lequel il s'est imprudemment engagé pour prendre un chemin plus doux. » tous ces discours n'ébranlaient que faiblement la comtesse, qui leur opposait une résistance continuelle.

Un jour ces deux infortunés voulant voir le fruit de leurs malheureuses amours, se rendirent au village où il croissait dans l'ombre du secret. à la vue de cette innocente créature qui d'abord paraît leur sourire, et dont les cris ensuite semblent ceux de la nature gémissante qui réclame les secours et les soins maternels ; à cet aspect touchant, ils tombent dans les bras l'un de l'autre, oppressés de sanglots ; leur visage est penché sur le berceau de leur enfant ; ils l'inondent de leurs larmes, et le redoublement de ses cris semble annoncer à ce couple désespéré les plus affreux malheurs.

Cependant Milcourt s'arrache précipitamment à cette affliction trop vive. Un sentiment profond l'anime.

" cruelle ! S'écrie-t-il avec feu, tu résisterais à ce spectacle ? Tu méconnaîtrais la voix impérieuse et sacrée

qui t'ordonne de nourrir, d'élever, de protéger l'être faible qui sortit de ton flanc, et de reconnaître pour unique époux celui qui lui a donné le jour ? Sans doute il nous reprochera son existence, s'il voit le sein qui l'a porté, le repousser, le fermer à ses cris ; si sa mère se dépouillant de ce caractère auguste, et se livrant à des terreurs pusillanimes, l'immole à de vains remords, enfans du préjugé.

Quoi, Lucile ! Tu abandonnerais ton enfant ? Et moi je le laisserais exposé à la rage de l'odieux tyran qui s'abreuve de tes larmes, et dont la vigilance meurtrière aurait bientôt découvert sa retraite ? Je laisserais celle dont je reçus les premiers sermens ; celle qu'une pente si douce a jetée dans mes bras ; celle qui m'a donné tous les droits d'un époux, et qui me fait connaître aujourd'hui le charme inexprimable d'être père ; je la laisserais, méprisant cet instinct céleste qui unit deux coeurs que la sympathie emporte l'un vers l'autre, et qui nous justifie ; je la laisserais retourner sous le joug de ce tigre farouche qui n'use du pouvoir que lui a donné la loi, que pour faire abhorrer le plus saint de tous les noeuds ? Et mon oeil paisible la verrait se soumettre en silence à tous les tourmens qu'il se croirait en droit de lui faire subir ? Non, non, ne l'attends pas : ce fer, ajoute-t-il en portant la main sur son épée, ce fer immolerait plutôt à l'instant trois infortunés, et nous déroberait, mon fils et moi, au supplice de vivre, et toi à l'opprobre d'avoir étouffé les sentimens les plus doux de la nature ! ...



ô Lucile ! Cède au mouvement qui te presse ; tes délais sont des crimes ; vois cette créature innocente qui te tend les bras, qui sollicite tes caresses et ta pitié. Elle se joint à moi pour toucher ton coeur insensible. Ah !

Viens, n'hésite plus : viens sur la foi du ciel qui protège des amans tels que nous ; fuyons, et emportons ce gage précieux d'un amour qui nous enchaîne à jamais, et qui doit affermir nos ames. Fussions-nous loin de notre patrie, à l'autre bout de l'univers, nous trouverons des jours de paix et de félicité. " Lucile troublée par ce terrible discours, plus encore par l'aspect de son enfant, promit tout à son coupable amant ; mais elle lui représenta qu'ils ne pouvaient fuir avant de s'être munis contre les premières atteintes d'une misère inévitable. Milcourt trouva cette raison légitime ; ils retournèrent chez Madame De Courmill, où demeurait toujours la comtesse, qui frémissait à la seule idée de retourner au château de son époux.

Le lendemain Milcourt partit dans le dessein de prendre des arrangemens avec sa famille, et de se procurer les moyens de s'éloigner à jamais de ces lieux, avec les seuls et chers objets qui l'attachent à la vie. « songe, dit-il à Lucile en la quittant, songe, ô moitié de moi-même ! Que nous avons de grands devoirs à remplir ; fortifie ton courage, et garde-toi de te laisser aller à de honteux retours de faiblesse. Dans quelques jours tu reverras à tes pieds ton époux fidèle, qui viendra te soustraire au souffle empesté de

l'envie et à la rage des tyrans. –tu as vaincu, mon tendre ami ; je n'ai plus ni douleurs, ni remords, et jamais mon coeur ne fut si paisible. Ne crains point que je change ; cet état a trop de charmes pour mon ame ; à ton retour tu me trouveras toute à toi, comme je la suis dans ce moment. » ô aveuglement sans exemple ! L'infortunée ne voit pas l'orage qui menace ; elle s'endort sous la nue qui renferme la foudre, et qui est prête à crever sur sa tête.

Il y avait quatre jours que Milcourt était parti. Lucile se promenait avec Madame De Courmill dans des vergers solitaires. Elle n'avait osé lui confier leur dernière résolution, et l'idée d'abandonner cette parente qui l'avait élevée, qui l'avait servie dans tous ses malheurs, cette idée attristante ébranlait fortement son projet de constance, et amenait des larmes au bord de sa paupière. Ses yeux s'élevaient tristement vers le ciel qui commençait à s'obscurcir. L'air qui pèse, lourd et immobile, les oiseaux incertains qui se sauvent de feuillage en feuillage, tout annonce les approches d'une tempête. Soudain des flèches enflammées serpentent à travers les nues rembrunies qui s'étendent en grossissant sur l'horizon. L'épouvante s'éveille dans le coeur de Lucile, persuadée que les éléments s'arment pour la punir. Sa frayeur s'accroît avec le bruit du tonnerre, qui déjà retentit dans la profondeur des cieux. Ses éclats redoublent ; elle ne se soutient plus ; elle tombe sur ses genoux, et son front baissé, son sein palpitant, ses mains tremblantes et serrées l'une dans l'autre, toute son attitude

enfin semble attendre la vengeance formidable qu'elle croit prête à fondre sur elle. « ô dieu ! Disait-elle, ô dieu ! Suspends tes coups. Trop criminelle pour chercher à les détourner, j'adore ta justice. Mais daigne voir mon repentir et mes larmes, et pardonne-moi avant de me frapper. » sa tante veut la relever, et dissiper son effroi. Un nouveau coup de la foudre fait mugir au loin la terre, et la précipite sans sentiment aux pieds de Madame De Courmill, qui s'évanouit presque elle-même, et qui à peine conserve assez de présence d'esprit pour appeler du secours et la faire emporter de ces lieux.

Quoique la peur seule eût produit cet effet terrible sur cette ame bourrelée de remords, Lucile resta long-tems sans connaissance. Cependant elle revit la lumière, et, étonnée d'exister, elle demanda pourquoi son corps n'était pas réduit en cendre.

Pendant qu'on la console, qu'on la guérit de ces vaines terreurs, entre un domestique qui annonce que le Comte D'Alibre est arrivé, et que son maître l'envoie pour chercher la comtesse.

Ce coup était plus à craindre pour elle que tous les tonnerres ensemble.

Heureuse si la foudre avait creusé un gouffre de bitume embrâsé sous ses pas ! « il est arrivé » , dit-elle, et une

sueur froide coule de tous ses pores. Tous les déchiremens revivent dans son sein. Déjà se sont évanouis avec son courage, ses projets et les promesses faites à son amant ; et dans l'abîme des pensées où se perd son ame, elle s'arrête au dernier conseil que lui dicte son désespoir.

« je vais vous suivre » , dit-elle au domestique qui est venu la chercher ; et avant de partir elle écrit ces mots à Milcourt : " tout est changé ! Le comte est de retour ; il me demande : nous sommes perdus à jamais l'un pour l'autre.

Ne crains pas que j'aie le tromper, lui donner encore les droits d'un époux. Trop criminelle pour les lui promettre, trop sincère pour lui cacher mon crime, trop juste pour lui en demander le pardon, je ne veux que tomber à ses genoux et les embrasser dans l'étouffement de mon repentir. Je veux solliciter, provoquer sa vengeance par l'aveu des outrages que je lui ai faits, et mériter ma grace devant l'être suprême, sans espérer ni vouloir l'obtenir aux yeux des hommes. Qu'ils m'accablent de tous les maux que peuvent inventer la vengeance et la haine ; pourvu qu'ils épargnent mon fils et son père infortuné, l'on me verra souffrir sans murmure. Objets trop à plaindre !

Que je veux et que je dois chérir jusqu'au tombeau, quelle épreuve ne subirais-je pas pour vous prouver mon amour ! Jetée depuis mon berceau parmi les écueils de la vie, je sais les braver tous. Mais déjà m'être couverte de honte, sans

avoir fait éclater mes regrets, vouloir marcher encore jusqu'au dernier degré de l'avilissement, m'y plonger toute entière, boire l'opprobre jusqu'à la lie ; ah ! C'est là que mon courage échoue...

adieu, mon cher Milcourt ! Il faut enfin mettre un terme à nos égaremens...

il faut nous séparer... il le faut... prends soin de notre enfant. " après avoir écrit cette lettre qu'elle laisse entre les mains de Madame De Courmill, elle s'arrache, en sanglottant, des mains de cette chère parente, qui voudrait et n'ose la retenir, et elle se met toute entière sous le glaive qui la poursuit.

En traversant les campagnes, ses yeux percent le nuage de pleurs dont ils sont couverts, et cherchent à démêler, dans le lointain, le toit de chaume où son enfant repose en paix dans le sommeil de l'existence et de la douleur ; elle croit l'entrevoir à travers une touffe de peupliers plantés dans le creux d'un vallon, et son coeur se fend à cette vue. Se voir séparer pour jamais de l'amant qu'elle ne peut oublier, et peut-être de l'infortuné qui sortit de ses entrailles dans le jour le plus funeste, est pour elle un moment plus affreux que tous ceux qu'elle prévoit ; mais si elle cède au mouvement qui la rappelle vers ces objets chéris, elle voit d'un autre côté la vérité graver son crime sur le marbre de sa tombe, et la postérité fouler d'un pied indigné la place où

l'on aura déposé sa cendre !

Des larmes de sang tombent goutte à goutte de ses yeux, et au milieu de tant de réflexions, dont chacune se transforme en poignard, elle arrive à demi-morte au château. On la descend de voiture, on la soutient ; on la conduit ; et à la vue du comte elle devient semblable au criminel qui a vu l'appareil formidable de son supplice, et qu'on traîne mort à l'échafaud.

« j'embrasse les pieds de mon juge » , lui dit-elle en tombant le front dans la poussière, et ses lèvres restent entr'ouvertes et glacées. « oui, madame, reprit-il, je serai votre juge, et je vous ferai bonne justice. » ces sons d'une fureur concentrée, le regard foudroyant, les joues livides et tremblantes de colère de cet époux farouche, achèvent de confondre la malheureuse comtesse.

Privée pendant deux heures de l'usage des sens, elle ne revient à elle que pour se voir environnée de ténèbres.

Ses yeux se fatiguent en vain pour en percer l'épaisseur. Elle ne sait où elle est : tous ses membres sont engourdis par le froid. Ses mains s'étendent en frémissant, cherchent à rencontrer quelque appui ; elles ne palpent qu'une terre humide sur laquelle son corps est étendu. « c'est ici, dit-elle, la demeure des vipères et des autres reptiles ; sans doute on m'a jetée dans ce cachot pour être dévorée par eux... ô dieu !

Termine le supplice de ma vie ! » une nuit et la moitié d'un jour se sont écoulés, elle n'a point vu la lumière ; elle n'a reçu aucun secours.

Ses larmes sont glacées au bord de sa paupière close. Ses mains pressent son front, où s'épaississent de plus en plus les ombres du malheur. Cette bouche, ce visage où se développaient autrefois tant d'appas, sont fortement imprimés dans un sable meurtrissant, et le sentiment profond de son infortune, ce sentiment même va s'éteindre avec le flambeau de sa vie, qui ne jette plus qu'une lueur mourante.

Cependant son cachot s'ouvre ; un homme entre précipitamment, suspend une lampe au milieu du souterrain, s'approche de la comtesse, qui lève une tête languissante, remet un enfant dans ses bras, disparaît sans rien dire, et referme la porte à triple verrouil.

On ne croirait jamais qu'un mortel ait pu se porter à l'excès de barbarie dont on va frémir, s'il n'avait pas existé des Fayel, des Néron, des Phalaris, des Alexandre VI, etc.

Le comte D'Alibre, pendant son absence, avait laissé auprès de son épouse un domestique fidèle, d'un caractère comme lui, méthodiquement féroce, et dont le soin avait été d'observer secrètement les démarches de la comtesse : ce malheureux n'avait que trop bien servi la cruauté de son

maître ; il avait tout vu ; rien n'était échappé à sa clair-voyance perfide ; il avait même su jusqu'au nom du village où l'enfant était en nourrice, et n'avait pas manqué d'en instruire le comte, et d'enivrer sa rage du détail des moindres circonstances.

Parmi une foule de partis violens que lui avait suggérés sa fureur réfléchie, voici le genre de vengeance qu'avait adopté cet époux barbare.

Il avait fait jeter la comtesse dans un cachot ténébreux, creusé sous les fondemens de son château, résolu de la laisser mourir dans les angoisses de la faim ; et pour donner un raffinement plus cruel à sa barbarie, il avait envoyé des satellites prendre et enlever l'enfant de cette femme infortunée, pour le mettre entre les mains de sa mère, et la contraindre ou de manger le fruit de ses entrailles, et de périr ensuite dans les horreurs de l'épouvante, ou d'expirer avec lui dans les agonies de la rage. Et il avait fait suspendre une lampe au milieu du cachot pour qu'elle pût observer toutes les progressions de la douleur et du trépas sur le visage de cette créature souffrante.

Aux tressaillemens de son coeur, Lucile reconnaît son fils. Hélas ! Pouvait-elle le méconnaître ? Tout son corps s'élance et se ranime pour le couvrir de baisers, pour le cacher et le fomentier dans son sein. Elle ne sait qu'augurer de tout ce qu'elle apperçoit.



Elle pense d'abord que son époux ne veut la punir que par la privation du jour et de la liberté, et que, pour adoucir son esclavage, il lui laisse la consolation de nourrir l'être faible qu'on abandonne à sa tendresse. Malheureuse !

Dans ce moment elle redoute la mort, et bénit encore son assassin. Bientôt elle cesse de s'abuser ; des besoins violents, la crise déchirante de la faim se font sentir. On ne lui a rien laissé pour les satisfaire.

Les heures s'avancent et s'accroissent, personne ne vient la secourir. Elle frissonne dans tout son être, et serre de nouveau son enfant contre sa poitrine.

Elle lui présente, elle porte à sa bouche les deux sources de la vie ; mais ces deux sources sont taries. En vain il les presse de ses lèvres, de ses doigts innocents, il n'y trouve plus cette liqueur nourricière, cette manne bienfaisante de la nature qui donne et féconde l'existence.

à ce spectacle, les cheveux de Lucile se hérissent sur sa tête, et les élancemens de son sein gonflé de sanglots, repoussent l'infortunée créature qui lui demande la vie.

" ô tigre ! ô léopard ! S'écrie-t-elle, c'est donc ainsi que tu te venges ! Tu as cru que j'outragerais la nature, et que le ciel immobile verrait ton attentat...

non, non, il est juste ; il aura pitié de moi... « de l'oeil sombre du désespoir, elle envisage son fils qui pousse des sons plaintifs, et dont les mains et la bouche s'attachent incessamment à ce sein desséché. » malheureux ! Lui disait-elle, tu dormais paisible au sein du néant, dois-je me plaindre qu'on me punisse ainsi de t'en avoir tiré, puisque, dès l'entrée de ta carrière, tu succombes sous le fléau terrible que l'homme redoute le plus ? ... en vain tes cris déchirent mes entrailles ; en vain tu me demandes à vivre : ta mère ne peut te nourrir ; elle n'est déjà plus qu'un cadavre insensible sur lequel tu vas t'éteindre comme elle ; heureux d'avoir entrevu le jour affreux de l'existence, et de retomber ensuite dans la nuit du tombeau ! " elle se roule douloureusement sur le sable, tenant toujours fortement embrassé le fruit de son amour ; mais ce ne sont plus les enlacements de la tendresse, ce sont les étreintes de la rage et du désespoir. Elle prie la terre de s'enfoncer, d'ouvrir un abîme, et de les engloutir ensemble. Un moment de calme renaît : elle ose espérer encore : elle écoute ; mais elle n'entend que les accens affaiblis et mal articulés de son enfant. Une voûte hérissée de cailloux, où s'aperçoit la trace humide des reptiles, le flambeau de l'horreur, dont la pâle lumière éclaire un sépulcre, les tourmens de la victime innocente que le trépas moissonne lentement, un silence effrayant, l'abandon de toute la nature, voilà ce que lui offre cette triste et fatale enceinte.

Deux fois le soleil a éclairé le monde, et aucun être humain n'a paru dans ce réduit ténébreux. L'oeil hagard, défaite, semblable à un spectre, cette mère infortunée ne cesse point de contempler les progrès de la défaillance qui se manifeste de plus en plus sur le visage décoloré de son fils. Elle voit ses joues enfantines où déjà l'effrayante pâleur a remplacé les lis ; elle les voit qui se creusent et se resserrent.

Cependant la bouche de l'enfant se ferme et s'entr'ouvre sans effort, et cette légère convulsion de la douleur ressemble au sourire tranquille de l'innocence qui va s'endormir dans un doux repos.

Lucile n'existe plus que par des élans de désespoir qui éclatent par intervalle comme les feux renaissans d'un bûcher qui se consume. Dans un de ces accès, sa main forcenée arrache avec effort une pierre aiguë enterrée dans le sable : elle s'en sert pour se couper la veine ; elle porte son bras déchiré aux lèvres de son fils, et veut le repaître de son sang qui circule à peine, et qui refuse de couler ; mais il détourne la tête avec une espèce de frémissement, et vient rendre le dernier soupir sur le coeur de sa mère...

ce dernier coup a brisé ce coeur maternel, comme l'aquilon fougueux brise le rameau d'un chêne après qu'il a long-tems résisté... c'est ici que ma plume se détrempe dans mes larmes, et m'échappe malgré moi...

cependant la porte du cachot retentit de coups redoublés, et s'enfonce sous l'effort d'un bras vigoureux.

Ce domestique, qui avait toujours secondé la fureur de son maître, n'avait pu voir sans épouvante le traitement horrible exercé envers la comtesse.

Le coeur le plus endurci a des mouvemens de sensibilité, et connaît quelquefois le remords. S'il avait eu les clefs du cachot, il aurait lui-même délivré Lucile ; mais son farouche époux en était l'unique dépositaire : et ce domestique ayant cherché vainement à fléchir son maître, ne pouvant résister à la pitié qui le subjuguait dans ce moment, avait été trouver la tante de la comtesse, et il l'instruisait de tout ce qui se passait lorsqu'arriva Milcourt.

Enrichi par la mort d'un oncle, le crédule et infortuné jeune homme, après avoir tout préparé pour le succès de leur fuite, venait triomphant et porté sur les ailes de l'amour, pour exécuter leur entreprise secrète.

Les gémissemens qui retentissent dans la maison de Madame De Courmill, lui annoncent quelque grand malheur ; et la fatale nouvelle qu'il ne tarde point d'apprendre, allume dans son sein tout le feu de la rage. Ce n'est plus du sang, c'est le noir poison des furies qui bouillonne dans ses veines.

La vengeance toute entière s'est identifiée avec lui. Il s'élance sur son cheval, et franchit, d'un galop rapide, les monts, les ruisseaux, les vallées ; il envie la vitesse des vents, le vol de la flèche qui perce les airs. Le coursier qui le porte ne peut résister à cette course forcée ; baigné de sueur et d'écume, haletant, épuisé, insensible à l'éperon et à la voix de son maître, il succombe, et reste étendu au milieu du chemin.

Milcourt s'élance à pied à travers les campagnes, et son aspect terrible, présage de destruction, fait fuir tous ceux qu'il rencontre. Il arrive au château ; il demande son odieux rival.

« où est-il ce meurtrier qui s'abreuve de sang ? Où est-il ? ... » on veut s'opposer à son passage ; sa redoutable épée foudroie tous ceux qui l'approchent. Il menace ; il cherche le comte ; il l'aperçoit se promenant au milieu de ses jardins.

« grand dieu ! Je te bénis, » s'écrie-t-il.

Déjà ses yeux ont immolé le tyran, comme l'oeil affamé du tigre dévore d'avance la proie qu'il poursuit.

Le comte, qui commençait à frémir de son crime, et à ressentir la pointe aiguë du remords, se trouble, et veut fuir à l'aspect de Milcourt ; mais celui-ci l'atteint, le frappe aux yeux, au visage ; le saisit par les cheveux, le terrasse, et lui

enfonce mille fois son épée dans le flanc. Les domestiques du comte sont témoins de ce spectacle, et n'osent défendre leur maître. L'action intrépide du jeune homme les a tous glacés d'effroi.

Après avoir assouvi sa vengeance, il leur commande de lui indiquer le cachot, où ils le conduisent en tremblant ; et c'était lui qui en brisait les portes à l'instant que son fils venait d'expirer.

Cette ame, que l'amour et la fureur avaient affermie, dont le courage bravait les dangers et défiait la mort, s'abattit tout-à-coup, quand à la clarté de la lampe funéraire qui éclairait ce tombeau, il apperçut Lucile inanimée sur le corps de son enfant.

Il se jette sur ce couple insensible, en poussant un cri sourd et lamentable, qui se répète tristement dans ces voûtes souterraines. Cent fois il les embrasse ; cent fois sa bouche collée sur leurs lèvres glacées cherche à les ranimer : père infortuné ! Son fils n'existe plus : il le voit ; mais Lucile respire encore. Les caresses de son amant versent dans ses veines une chaleur restaurante. Elle revient du sommeil du désespoir ; elle ouvre ses yeux rouges du sang qu'ils ont versé ; mais ils n'apperçoivent encore les objets qu'à travers des ombres confuses.

Son ame est plongée dans cet accablement qui suit les transports d'une fièvre meurtrière. " chère épouse, ame de ma vie, lui disait Milcourt !

Regarde, reconnais ton bien-aimé : tu es à lui ; ton barbare époux n'est plus. " en disant ces mots, il lui fait administrer tous les secours dont elle a besoin. Lui-même, il fait couler dans ses lèvres une eau douce et balsamique, qui s'insinue dans ses entrailles et les rafraîchit. Cette liqueur bienfaisante filtre, circule dans toutes les parties de ce corps aride, ouvre les canaux rétrécis par la faim, et redonne du jeu aux ressorts de la vie.

Son oeil éclairci reconnaît son amant ; mais elle ne peut lui parler. Elle lui tend une main qu'elle soulève à peine, et son visage caractérise l'amertume d'une ame épuisée.

On n'ose la tirer subitement de ce cachot ; on craint que la force de l'air ne lui enlève le faible souffle qui lui reste.

Son amant la soutient en poussant de pitoyables sanglots, et considère avec effroi le ravage de tant d'appas.

Il ramène la vue sur ce gage de leurs amours, desséché comme une rose brûlée des feux du jour, et dont le calice entr'ouvert a vainement attendu les pleurs de l'aurore, ce gage précieux qui a causé de si douces émotions à son coeur paternel, et qui a senti presque en même tems l'existence et la

mort. Dans ce moment, il voudrait que le Comte D'Alibre revînt mille fois à la vie, pour se baigner encore mille fois dans son sang.

Il arrose de larmes son amante infortunée ; il lui adresse les discours les plus tendres ; il la prie de vivre.

" il n'est plus tems, mon ami, dit-elle d'une voix presque éteinte, on ne survit point à tant de souffrances...

oh ! épargne-toi un spectacle d'horreur ; va-t-en, et laisse-moi achever de mourir. –non, tu ne mourras point ; tu vivras pour remplir les invariables desseins de la nature sur nous, pour donner au monde l'exemple consolant de deux amans vainqueurs des plus terribles revers, et rassemblés enfin par les noeuds les plus doux. Tu vivras, ô ma douce amie ! Tu vivras, ou le même tombeau va nous réunir. "

cependant Lucile fut tirée de ces lieux avec toutes les précautions qu'exigeaient son état et sa grande faiblesse, et dans deux jours on la reconduisit chez Madame De Courmill, où la suivit son amant.

La mort du Comte D'Alibre faisait déjà le plus grand bruit : il avait du crédit à la cour ; il était d'une naissance illustre, et Milcourt avait tout à craindre ; mais tout entier au soin de ramener à la vie sa belle maîtresse, il s'inquiétait peu des suites de cet événement. Sa famille seule, alarmée sur son sort, le tourmente pour l'arracher de ces lieux : il



n'écoute rien, et méprise les dangers qui n'attendent que lui seul. On lui représente qu'en exposant sa liberté et sa vie, il expose davantage les jours déjà menacés de la comtesse ; que son obstination avancera leur terme, et les menera l'un et l'autre à la mort. Il se rend enfin, et consent à se tenir caché quelques jours, pendant lesquels un de ses parens vint en grande diligence se jeter aux pieds du monarque, qui, révolté de l'assassinat sans exemple commis par le comte envers son épouse, et après avoir entendu les détails attendrissans de cette malheureuse affaire, ne put refuser la grace du jeune homme, dont il justifiait intérieurement la violence.

Milcourt restait impatientement dans sa retraite. Tous les jours il envoyait savoir des nouvelles de son amante, qui avait cessé de vivre, et qui allait cesser d'exister ; mais on avait soin de lui cacher son état dangereux, et d'entretenir son funeste espoir.

Trop d'épreuves avaient accablé Lucile.

Lasse de lutter contre sa destinée et contre les attaques du trépas, elle était dégoûtée de tout, fatiguée de tout ; et son coeur, mort à toutes les sensations, au plaisir même d'avoir revu son amant, partageait l'engourdissement de ses organes. Elle ne languit que deux jours dans cet affreux néant ; sa sensibilité parut se ranimer dans ses dernières heures. De sa main brûlante elle serre la main de Madame De Courmill,

qui est tristement penchée sur son lit, et son ame, rouverte au sentiment, s'exhale faiblement en ces mots : " ô vous qui m'avez toujours servi de mère ! Il y a long-tems que j'afflige votre tendresse, et que j'abuse de vos soins généreux. Hélas ! Le ciel m'en a bien punie... mes longues infortunes m'ont appris qu'on ne l'offense point impunément ; mais la mort que je sens dans mon sein m'apprend aussi qu'il met un terme à ses vengeances (car, après la tourmente de la vie, la tombe est le port où se trouve sans doute un calme éternel.) pardonnez-moi comme le ciel tous les maux que je vous ai causés. Tâchez de rétablir ma mémoire parmi les hommes vertueux. Peignez-leur mon repentir, mes malheurs, afin qu'ils m'accordent au moins leur pitié en condamnant mes faiblesses...

consolez aussi l'infortuné Milcourt...

demain la terre aura englouti tout ce qui reste de moi... et nous ne nous verrons plus... dites-lui bien que les félicités finissent comme les plus grandes calamités, et que notre bonheur n'aurait eu qu'un tems, si le ciel nous avait unis ; dites-lui que je l'ai aimé jusqu'au dernier soupir ; que j'ai fini par croire mon amour légitime, puisque je n'ai pu le vaincre, et que j'ai achevé de mourir sans remords. " cet état paisible n'est pas de longue durée ; la nuit vient, et de nouveau la livre aux agitations les plus cruelles.

Son époux sanglant la poursuit : elle croit voir son ombre farouche errer autour d'elle ; elle revoit le cachot, la lampe sépulcrale et son enfant. « je ne peux plus supporter la vie, dit-elle ; il est tems que cette scène finisse. » sa tante, inondée de larmes, ne quitte point le chevet de son lit. Déchirée de tant d'images affligeantes, malade, elle va succomber à son tour.

Lucile s'en apperçoit à travers la nuit épaisse qui s'étend sur ses paupières.

" objet chéri ! Dit-elle d'une voix mourante, je vois tous les maux que je vous fais ; mais vous allez être délivrée d'un fantôme importun, qui n'avait à vous offrir que des douleurs...

il va cesser d'empoisonner vos jours, et tomber enfin dans l'abîme où finissent le remords des forfaits et le souvenir des peines... " elle veut parler encore ; elle fait un effort pour baiser la main de Madame De Courmill, et rend péniblement son ame dans les bras de cette parente désespérée.

Ainsi finit cette femme trop sensible, qu'une destinée implacable poursuivit jusqu'à sa dernière heure, dont la vie si courte par les années, fut un phosphore pour le plaisir, et une longue nuit pour la douleur. La mort tardive vint enfin l'arracher au dernier assaut de ce destin persécuteur ; mais en la voyant mourir, il parut regretter sa victime.

Milcourt, gardé à vue par sa famille, était harcelé du tourment de l'impatience.

Peu satisfait des nouvelles équivoques qu'il recevait au sujet de la comtesse, battu de pressentimens sinistres, il trompe un jour la vigilance de ses parens, et vole vers les lieux qui attirent toute son ame. Il approchait d'un bourg de peu d'apparence, situé à un quart de lieue de la maison de Madame De Courmill. Les sons d'une cloche funèbre apportés sur l'aile des vents, viennent frapper son oreille. à mesure qu'il avance, ces sons tristemens cadencés redoublent leur funèbre harmonie. Il entre dans le bourg : la marche lente d'un convoi lugubre frappe ses regards. Les gémissemens, le deuil et la consternation profonde accompagnent le cercueil. à cette vue son coeur s'est détaché de son sein ; mais avide de recevoir le coup qu'il pressent, il examine tous ceux qui composent cette marche triste et silencieuse, et son oeil démêle au milieu de la foule la suivante de Lucile, les fermiers et les domestiques de Madame De Courmill qui suivent en fondant en larmes. Il pousse un cri étouffé, semblable à celui d'un homme qu'écraserait un roc immense, et se précipite au milieu de ces bonnes gens : il veut se jeter sur le corps qu'enveloppe un drap funéraire ; mais ses genoux fléchissent, et ses pieds ne peuvent parcourir tout l'espace que mesure son oeil égaré. Ses bras sont tendus, son corps se traîne vers le cercueil, en se roulant sur la poussière, et son sein exhale d'affreux gémissemens qu'interrompt un plus affreux silence. Les

domestiques le reconnaissent et s'approchent pour le secourir ; le prêtre, qui précède le convoi, ordonne qu'on l'écarte, et qu'on le porte dans la maison voisine.

Il se laisse détacher de cette terre qu'il embrasse ; on l'entraîne ; et son existence ne se manifeste plus que par des frémissemens.

Ses yeux se rallument au feu sombre du désespoir, et ses regards interrogent tous ceux qui l'entourent.

" elle n'est donc plus, dit-il ; c'est elle que j'ai vue ! Ce sont ses cendres infortunées qu'on va déposer dans la tombe ! Le silence des assistans est l'assurance trop certaine du malheur dont il se sent accablé.

Les sons de l'airain se font toujours entendre, et retentissent encore à son oreille. « cette voix lugubre m'appelle » , dit-il ; et il se livre à toute la frénésie de la douleur. Il veut sortir, voler au temple où se faisaient sans pompe et sans bruit les funérailles de la comtesse ; car c'était elle, c'étaient ses tristes restes qu'on allait inhumer.

On l'arrête : « laissez-moi, disait-il, laissez-moi la voir encore. Je veux et je dois m'ensevelir avec elle. » on résiste toujours à ses emportemens.

Les obstacles, à force d'irriter les passions portées à ce degré de véhémence, changent leur vivacité en une stupeur qui approche de l'anéantissement. Tel devint l'état de Milcourt après avoir éprouvé les convulsions et la fièvre du désespoir.

Les ombres de la nuit viennent ajouter aux ténèbres qui enveloppaient ses yeux et son ame, et alimenter les maux secrets qui le dévorent.

Le jour commençait à poindre. Il se dégage de ce chaos funèbre où l'ont jeté la confusion de ses idées et le renversement de ses facultés. Il se lève faible et défiguré : il sort en silence l'esprit balotté par un flux et reflux continuels de pensées sinistres, et chemine vers le cimetière où Lucile est enterrée. Il entre dans cet enclos solitaire, où la tête noire et chevelue des vieux ifs protègent l'assemblée silencieuse des morts. Un bûcheron, les yeux pleins de larmes, était à genoux sur une tombe encore labourée par la bêche qui la creusa.

—pauvre infortuné ! Dit Milcourt en passant près de lui, tu regrettes sans doute un objet aimé que cette terre recèle. Je te plains : on ne guérit point de ces douleurs là. —hélas !

Reprit le bûcheron, je pleure celle que tout le village, que tout le monde pleureront long-tems : c'est cette dame si malheureuse, et qui méritait si peu de l'être, qui tant de fois

daigna venir parmi nous, que nous aimions tous, parce qu'elle était bienfaisante, et qu'un méchant mari a laissé mourir de faim. En traversant ce cimetière pour aller travailler dans la forêt, j'ai reconnu l'endroit où son corps hier fut déposé ; et je n'ai pu m'empêcher, en le voyant, de m'y arrêter, et d'y faire ma prière. –c'est là qu'elle repose, reprit l'infortuné jeune homme ? –oui, c'est là ; je l'ai vu descendre dans la fosse, et j'ai mêlé mes pleurs à ceux qui ont coulé sur son cercueil. Déjà Milcourt embrassait le monument. " c'est ici ma place, mon ami, lui dit-il ; va–t–en, et laisse–moi seul avec ma douleur.

« comme elle était aimée ! Disait le villageois en s'éloignant ; partout on connaissait son bon coeur, puisque cet étranger la pleure aussi amèrement que ceux qu'elle combla de ses bienfaits. » Milcourt résiste aux nouvelles attaques du désespoir pour goûter à loisir le sentiment douloureux qui le pénètre. Il veut s'enivrer lentement de toute sa tristesse, la ramasser autour de son ame, et qu'elle en soit inondée. –ô Lucile, Lucile ! C'est donc ici que tu dors dans la nuit du sépulcre ! C'est ici que repose immobile et glacé ton coeur où brûlait autrefois la flamme de l'amour ! Ah !

C'est moi qui forgeai les fers dont t'accabla l'infortune ; je creusai le cachot où la vengeance atroce voulut t'enterrer vivante, et j'ai aiguisé le glaive qui vient de te frapper ! Aveugle et inhumain dans mes indomptables transports, j'ai

moins aimé ta félicité que la mienne. Je n'ai écouté, je n'ai servi que ma coupable ardeur, quand je devais l'immoler, avec tous mes droits, à ta tranquillité. Je t'eus perdue pour toujours ; mais tu vivrais encore... ah ! S'il était un supplice plus grand que celui de ta perte, je le mériterais, je voudrais le subir, et aider moi-même au ciel à te venger : mais que sont les autres malheurs auprès de celui de te savoir dans ce tombeau ?

Ils sont des bienfaits de la divinité.

Un coeur privé de ce qu'il adore, un coeur comme le mien invoque les revers, et se complaît dans les orages de la vie... puissent-ils s'accumuler tous, et fondre ensemble sur ma tête ! ... mais ils n'auront pas le tems de m'accabler : je vais hâter mon dernier moment, et c'est ici que je veux l'attendre... non, restes précieux, non, je ne vous quitterai plus.

ô ma Lucile ! Qu'elle me paraît riante, ta suprême demeure ! Heureux d'y descendre avec toi, je laisse avec joie ma dépouille mortelle... quelqu'ami sensible viendra me placer à tes côtés.

Il voulait mourir sur cette terre humide ; mais une nouvelle résolution entre dans son ame. Il abandonne ce monument, et va jusqu'au soir porter dans d'autres lieux ses tristes soupirs, et se disposer à l'exécution du projet qu'il a



conçu.

Au retour des ténèbres, il revient dans ce cimetière, accompagné d'un domestique fidèle, auquel il a confié son important secret ; et, à la pâle lueur du flambeau des nuits, échevelé, tremblant, semblable à un mort échappé de son tombeau, il va disputer leur proie à la putréfaction et aux vers, et déterrer le cercueil qui renferme sa maîtresse.

Dans l'héritage qui venait d'agrandir sa fortune, était une petite terre située sur les bords de la mer, cachée par des bois épais et des monts sourcilleux ; c'est là qu'il transfère les tristes restes qu'il vient d'exhumer.

Derrière cette retraite, s'élevait une touffe de pins plantés sans ordre, et entassés les uns sur les autres, où l'aspect des tiges creusées par le tems, l'absence du jour et le silence de la nature, inspiraient à l'ame des pensées tristes et profondes. Au milieu se voyaient les décombres d'un édifice depuis long-tems démoli, dont les pierres amoncelées et cimentées par la main des siècles ne formaient plus qu'un immense rocher tapissé de mousse et de lière sauvage : c'est aux pieds de ces débris que Milcourt éleva lui-même un tombeau de cailloux et de gazon, dans lequel il renferma le cercueil de sa maîtresse. Il construisit une habitation de chaume et de feuillage qui communiquait aux marches du tombeau, et qui devint son seul et dernier séjour.

C'est-là qu'il allait passer les courts instans que le sommeil disputait quelquefois à la douleur, et plus souvent l'étoile du matin le trouvait froidement étendu sur le monument. Cependant il cherchait à prolonger ses jours ; cet état avait des charmes pour son ame. " si je mourais, disait-il, je ne pleurerais plus, et c'est un plaisir de pleurer. ô Lucile ! Je possède ici tout ce qui reste de toi. Souvent mes soupirs paraissent ranimer ta cendre. Je te vois devant mes yeux, belle encore et sensible à mes cris.

Je jouis de l'erreur qui abuse ma tristesse, et peut-être après mon trépas je n'aurais point de si douces illusions. " il avait planté des fleurs aromatiques autour du monument, et avec leur parfum, il semblait respirer encore l'haleine embaumée de son amante.

Cependant il se flétrissait de jour en jour, comme les vents dessèchent les eaux restées au fond d'un lac, après que ses digues rompues ont donné cours au torrent de ses premières ondes ; ainsi le souffle de la douleur consumait sa jeunesse autrefois florissante, et les restes de sa vie.

Auprès de toi sous ces bruyères, dans ce tombeau qui cache tes appas, je descendrai quand mes larmes amères, pour expier mes attentats, auront usé ces tristes caractères.

Ces vers, dictés par le remords, et tracés sans art par la main de cet amant accablé de ses maux, étaient gravés sur

une des pierres du sépulcre.

Triste jouet des élémens de l'influence des cieux, son ame changeait comme les tems et les jours. Quand un zéphyr léger se faisait sentir, et murmurait sans bruit parmi les arbrisseaux flexibles, quand une douce lumière réfléchie d'un ciel serein perçait les épais ombrages qui muraient sa retraite, calme et paisible alors, il soupirait doucement ses tranquilles regrets ; mais quand, dans une nuit sombre, un vent orageux ébranlait les monts, brisait les forêts, et faisait gémir tristement les souches antiques à ses côtés, ses cheveux se hérissaient alors comme la cime des arbres ; et son coeur, battu comme eux par la tempête, s'anéantissait devant un être suprême.

Il ne survécut que trois mois à sa maîtresse, et le domestique qui le servait, et auquel il avait ordonné un secret inviolable, le trouva un jour étendu sans vie dans ce triste réduit.

Il était mort sur le tombeau que ses mains glacées embrassaient encore.

Ce serviteur fidèle exécuta les dernières volontés de son maître, et l'inhuma à côté de l'infortunée Lucile.





## **Edition Deluxe**

Les conversions ont été effectuées depuis des sources propres et standards en xhtml/xml

Elle utilisent des meta tags pour l'identification du contenu et d'autres données

Le maximum de ressources disponibles sont utilisées pour offrir au lecteur l'expérience de lecture la plus agréable possible.

Des détails supplémentaires sont disponibles sur le site [eBooksLib.com](http://eBooksLib.com)

Toutes suggestions en vue d'améliorer ces éditions sont les bienvenues.

**L'équipe ebookslib.com.**

Lucile et Milcourt

©2001–2 eBooksLib.com

**Version électronique**

**eBooksLib.com**

Mise en page effectuée par *NoPapers.org*

---

Avril–2002